

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

P. G. Roy

LE CYCLOGRAMMA

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des **TONIQUES** et des **STIMULANTS**

Rend la **SANTÉ**, la **FORCE**, l'**ÉNERGIE**, la **VITALITÉ**.



Vin Mariani est le tonique le plus actif que nous possédons et le seul qui n'échauffe pas. J'ai ordonné ce reconstituant magistral depuis 25 ans avec satisfaction, à moi-même et à mes patients.

Prof. CHAS FAUVEL, M. D., Paris, France.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,
Seuls Agents au Canada

VOL. IV - NO. 2

Samedi, le 10 Avril 1897

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560, NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS
LE NUMERO

Bureau : 1560, rue Notre-Dame

Atelier de Photogravure : 1630, Notre-Dame

Merite Bien Gagne

Est digne des louanges qu'on lui décerne. Dans le cas présent, la louange semble également divisée entre le médecin et le remède qui porte son nom. Un esprit sérieux regardera au-delà du médicament pour accorder de la reconnaissance à l'inventeur.

Pilules Rouges du Dr Coderre Pour Femmes... Pales et Faibles

Donnent du crédit au docteur et à elles-mêmes; nous avons le témoignage vivant d'une multitude de femmes qui ont été les victimes affligées de la FAIBLESSE FEMININE et des souffrances qui l'accompagnent, et qui sont maintenant heureuses dans la jouissance d'une santé parfaite. Un nouvel avenir s'ouvre pour les désenchantées et les désespérées; le moyen de l'atteindre est à la portée de toutes pour une émancipation complète de toutes les horreurs de cette épuisante maladie. Si vous avez des nuits sans sommeil et des douleurs dans le dos, si vous êtes pâle et faible au point d'être dégoûtée de la vie, nous vous offrons l'espérance, oui, certainement, d'un bonheur prochain, si vous voulez ESSAYER du moyen à votre disposition.

Demandez à votre pharmacien
une boîte de

Pilules Rouges du Docteur Coderre

En vente partout, 50c la boîte.
Expédiées par la malle. ADRESSEZ :
Etiquette Rouge. CIE CHIMIQUE
Evitez les contrefaçons. FRANCO-AMERICAINE
B. P. 2306, MONTREAL, CAN.

SIROP

d'Hypophosphites de Chaux

Ce nouveau remède est employé avec le plus grand succès pour la guérison de la Consommation et des différentes affections des poumons dont il fait disparaître en peu de temps les symptômes les plus graves. Sous son influence la Toux disparaît, les Sueurs nocturnes cessent, et le patient revient bientôt à la force et à la santé. La dose est d'une à deux cuillerées à soupe matin et soir. Ce Sirop est aussi très efficace contre les Rhumes ordinaires, les Bronchites et les Catarrhes.

PREPARE PAR

LAVIOLETTE & NELSON

PHARMACIENS

1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

J. G. LAVIOLETTE, M. D.

SUCCESSEUR

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier: il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLOGRAMME UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une centaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLOGRAMME UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numéro.



1 — BEROVITCH PACHA, ex-gouverneur de Crète. 2 — Le prince GEORGES de Grèce. 3 — Colonel VASSOS, commandant du corps d'occupation en Crète. 4 — Colonel METAXAS, ministre de la Guerre en Crète. 5 — M. SCOUZÈS, ministre des Affaires étrangères en Grèce. 6 — Mgr PROCOPIOS, métropolitain d'Athènes, a fait ses études en Russie et en France. 7 — M. MARC RENIERIS, philosophe et historien, président depuis un demi-siècle (il est octogénaire) du comité crétois à Athènes ; grand cordon, ordre du Sauveur.



Jessica. — Pourquoi, tu chiques toujours une paille comme ça ?

Algernon. — Pour m'inoculer contre la fièvre des foins, quoi !...



Anogby. — De quoi est donc mort ce pauvre David-Edouard Tremblin ?

Sportby. — Oh ! de ses initiales, je suppose. (D. E. T.)

Jean a invité des amis à dîner avec lui, et il prie l'un d'eux de vouloir bien découper la volaille.

L'écuyer tranchant se met au travail de grand cœur, mais après une dépense excessive d'efforts musculaires, il est obligé de s'avouer vaincu.

— Où, diable, as-tu acheté ce poulet ?

— Au marché, mais je ne sais d'où il provient à moins que ce ne soit d'un œuf dur.

METTRE LE PIED DEDANS



1. — Qui a le plus petit pied ? major.

— Mais, c'est certainement Julia.



2. — Regardez encore ? Major.

— Bien, Maud, je crois, a le pied plus petit, après tout. Le fait est que chacune d'elles, pour tromper le major, avait mis une bottines de leur frère.

Baume rhumal

Dans les affections des voies respiratoires il n'est pas de guérisons plus promptes et plus radicales que celles opérées à l'aide du **Baume rhumal**.

CAPABLE POUR SON AGE



Grand'mère — Oui, madame, il peut lire partout dans le "Devoir" et répéter le catéchisme d'un bout à l'autre...

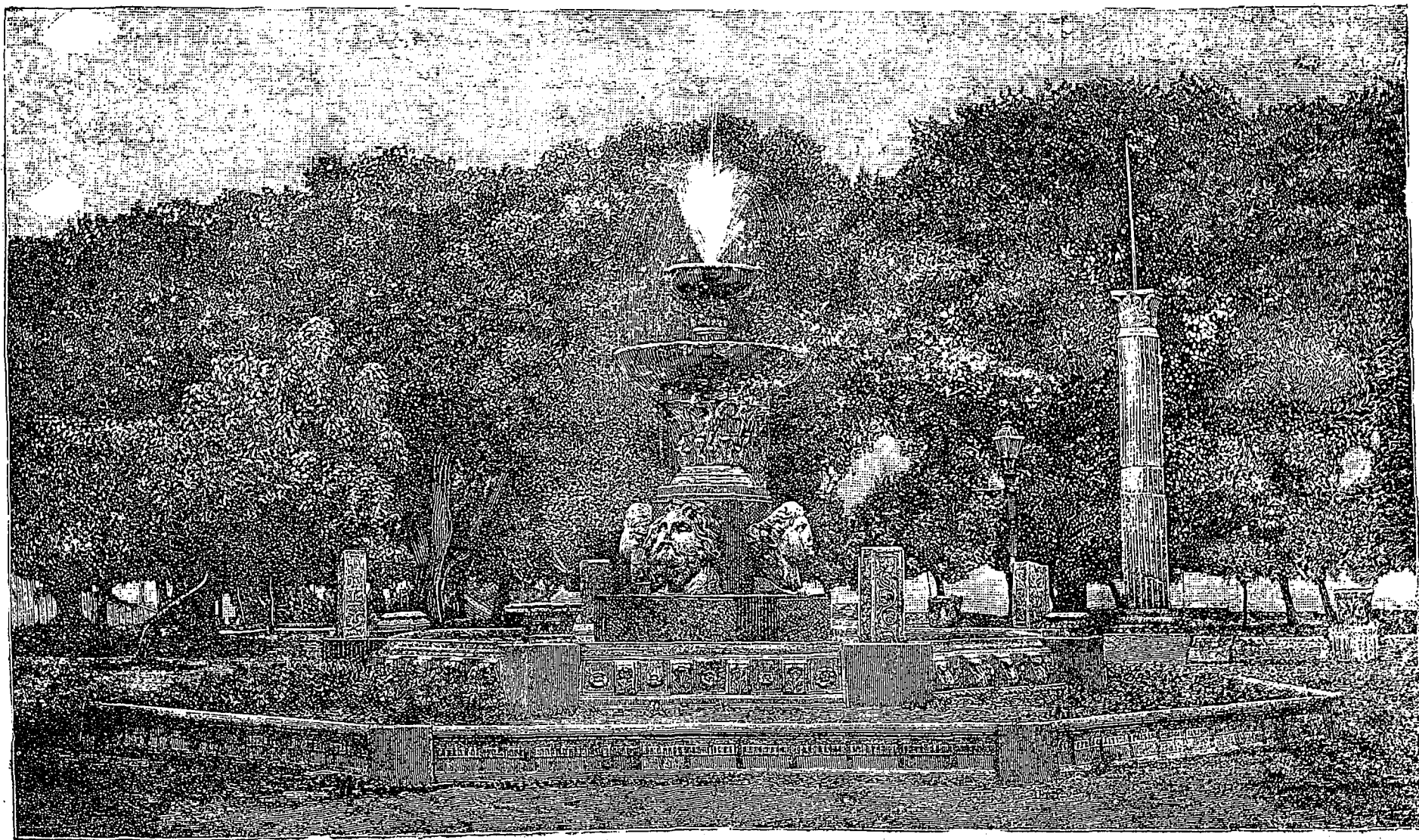
Le gamin — Oui, meumère ; j'peux aussi claquer ti-frère aussi ben que vous, et viens de "garrocher" le chat d'la voisine dans le puits !...

IL SE MÉPRENAIT



M. Doucette (au gamin qui lui a indiqué son chemin) — C'est d'un garçon poli ! On voit que tu n'es pas de L'abord à-Plouffe....

— Vous êtes un menteur, vous, na !... j'en es.



ALGÉRIE — LA FONTAINE ROMAINE DE CHERCHELL

LA FONTAINE ROMAINE DE CHERCHELL

On a élevé, il y a quelque temps, sur la place publique de Cherchell, une fontaine monumentale entièrement composée de ruines romaines trouvées à Cherchell et dans les environs. Cette fontaine mérite une attention spéciale par son élégance et le cachet particulier qui le caractérise.

Contre les quatre faces d'un cube en ciment sont placées quatre têtes colossales qui figuraient, auparavant, dans le musée de Cherchell. L'une d'elle, la plus remarquable, est une tête d'homme qui, selon divers archéologues, figurait l'Océan, Neptune, Jupiter ou Ptolémée ; les trois autres, aux cheveux ondulés et épars, représentaient les Nymphes de la mer.

Au-dessus du socle en ciment contre les faces duquel sont adaptées ces quatre têtes colossales, a été placé un chapiteau d'un travail absolument remarquable, sur lequel repose une grande vasque de marbre. Cette vasque supporte elle-même un second chapiteau de dimensions plus petites que couronne une seconde vasque plus petite aussi. C'est de là que s'échappe une magnifique gerbe d'eau qui, sous les rayons de leur beau soleil, donne à cette fontaine un aspect magique.

Le bassin de forme octogone, est formé par des morceaux de corniches admirablement fouillées, et aux huit angles on a placé quatre petites colonnes carrées d'un travail remarquable, deux socles et deux petits chapiteaux.

Un incident assez drôle est arrivé l'autre jour à une demoiselle d'un certain âge. Elle attendait le passage de l'omnibus devant la porte d'une maison.

Il y avait plusieurs écriteaux.

Or, cette demoiselle qui était vieille, longue, sèche, fagottée, était juste sous celui où était écrit l'avis : " On demande un jeune homme..." le reste de l'annonce était caché par les plumes et rubans du chapeaux.

La demoiselle se demandait pourquoi les passants riaient et était disposée à leur tirer les oreilles ou à leur casser son parapluie sur les reins.

Président. — Vous dites que vous avez été témoin oculaire de l'altercation ?

Le témoin. — Mais, non je n'ai pas été là. J'étais occupé, à ce moment, à regarder la bataille.

FIN DE SIÈCLE



Dentiste — Vais-je vous l'extraire avec le gaz ?
— Non, je n'aime pas le gaz. Ne pouvez-vous employer le pétrole ?

SARCASTIQUE



"Oh ! oui, je le connais ton genre ! un maître d'école avec des lunettes bleues et une toux de phthisique ; le voilà ton cachet !..."

Une passion :
— Votre mari est bien amusant en société, c'est un excellent mime !

— Oui, il a la manie de l'imitation... ainsi cette bague qu'il m'a donnée dernièrement, j'ai découvert qu'elle est en imitation.

— Il y a trois méthodes dans les choses financières. La première, c'est vivre en se tenant dans les limites de ses revenus ; la seconde, c'est de vivre en les dépassant ; la troisième, c'est de vivre sans revenus du tout. La première et la dernière sont les deux plus difficiles.

Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit pas d'agir, il faut rêver ; il ne suffit pas de calculer, il faut croire.
ANATOLE FRANCE.

TRÈS RÉACTIONNAIRE



Jeune épouse. — N'est-ce pas merveilleux, cette invention française, la couveuse d'enfants ?

Tante célibataire. — Oui, comme s'il n'y avait pas déjà assez d'enfants sans cela. C'en est décourageant.

Bon antidote

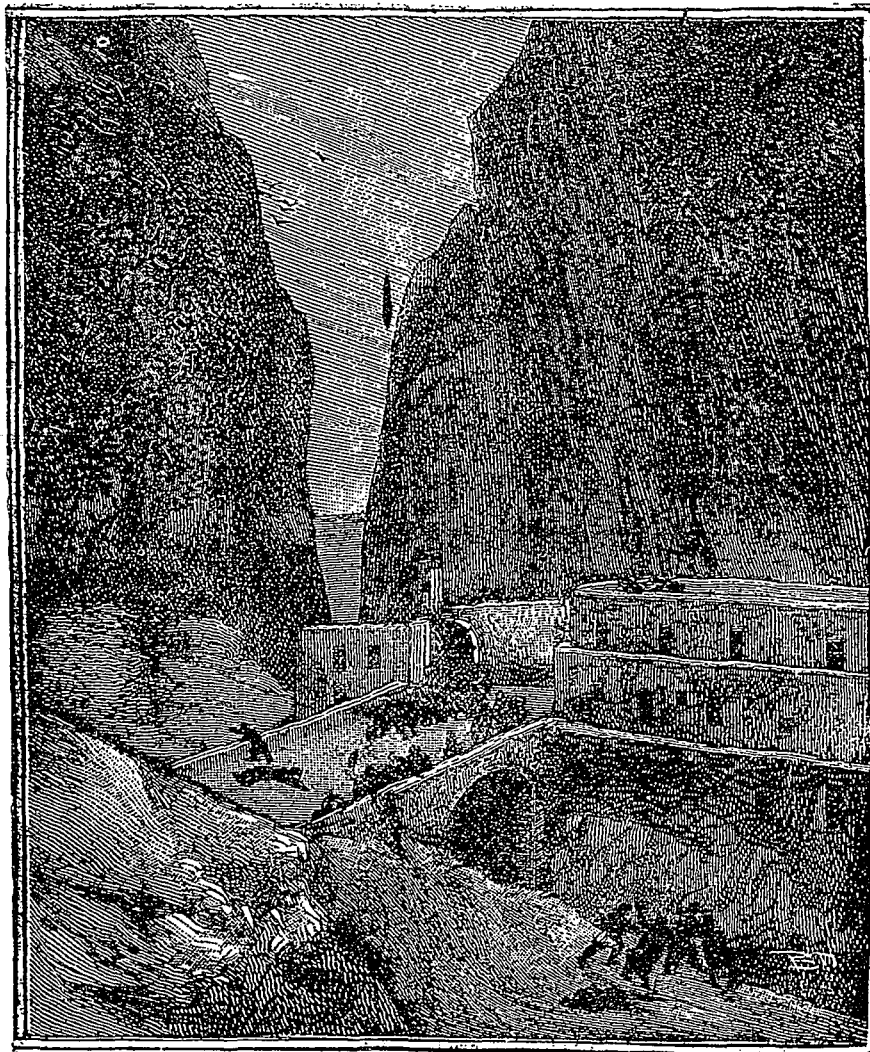
L'effet du Baume rhumal sur les poumons est merveilleux. C'est l'antidote le plus parfait contre la consommation ; son action est immédiate. La guérison est radicale.



S. E. MGR RAPHAEL MERRY DEL VAL

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE AU CANADA

L'ILE DE CRETE



UN FORT AUX ENVIRONS DE LA CANEE

Au nord-est de la Canée se développe l'Akrotiri, presque île montagneuse, pierreuse, pauvre où les Turcs n'ont jamais osé pénétrer pendant les insurrections, si ce n'est en 1826. Elle est couverte de monastères, et les *Papas* (prêtres) sont les maîtres du pays, abrités derrière leur murailles, protégés par de nombreux paysans qu'ils emploient et dont ils assurent l'existence. Prêts eux-mêmes à faire le coup de feu, ils ont à l'intérieur de leurs couvents tout un arsenal d'armes et de munitions. La presque île forme, à sa partie méridionale, la baie de la Sude, la plus belle de l'Archipel. Fermée à l'est et abritée des seuls vents auxquels elle soit exposée, par l'îlot du même nom, cette baie offre aux bâtiments un excellent refuge pour l'hivernage.

L'Akrotiri est peuplé de patriotes grecs chez lesquels l'esprit d'indépendance est très vivace. Papamaleko, un des principaux chefs de l'insurrection de 1896, dont nous donnons le portrait, peut passer pour le prototype de l'insurgé crétois.

Berovith-Pacha, dont une dépêche récente annonçait la fuite et la destitution, exerçait en Crète les fonctions de gouverneur général ou *vali*. Nommé prince de Samos, après de brillants états de service, il a été deux fois gouverneur de province et notamment du fameux district.

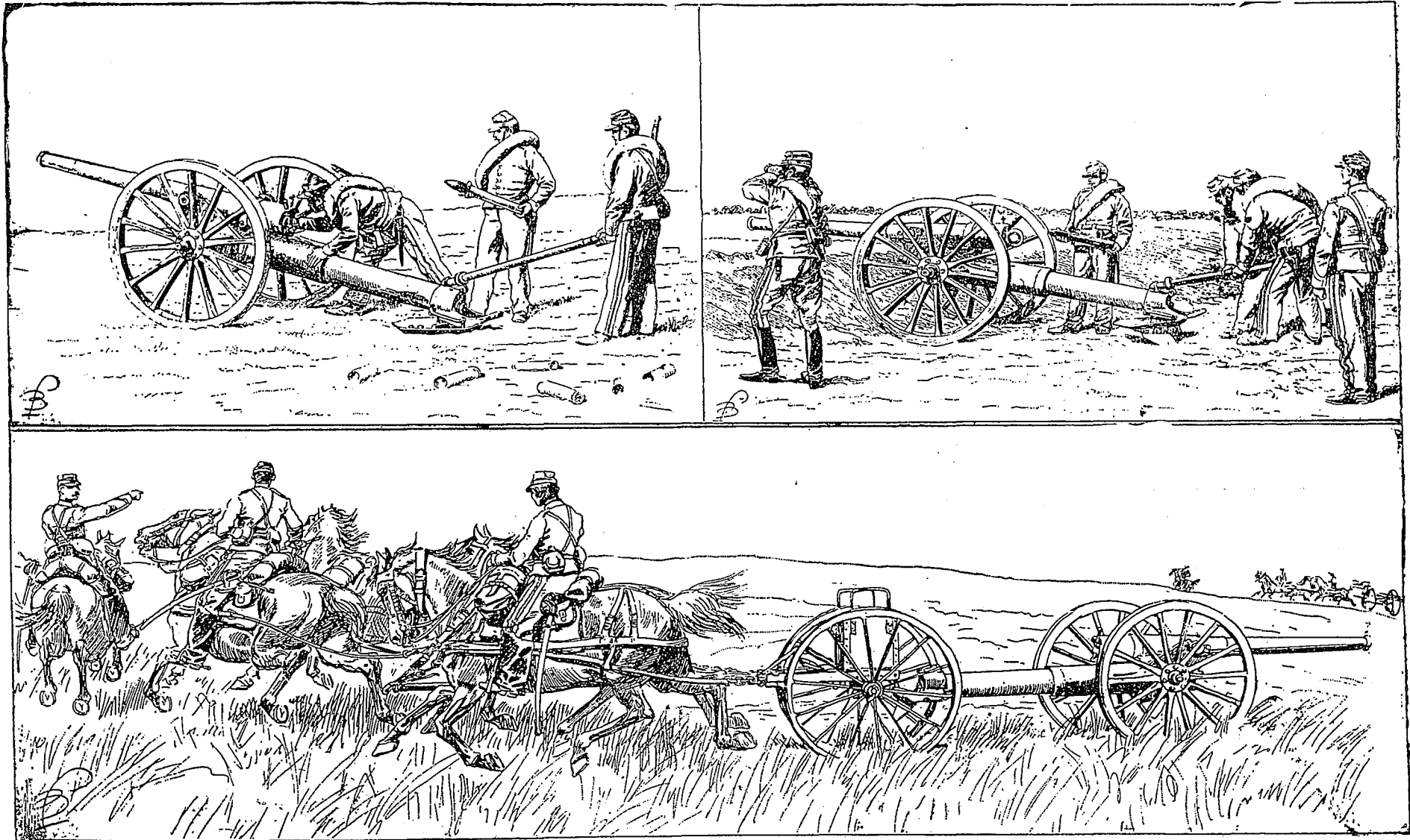
C'est l'inextricable défilé de *Xiloscala* (Echelle de bois), ainsi nommé de l'obligation où l'on est parfois de se servir d'échelles pour gravir les escarpements de ces gorges à pic. C'est encore le défilé d'*Aia-Koumeli*, long couloir mesurant de 2 à 5 mètres de large sur au moins 400 mètres de hauteur et deux lieues de longueur. Dès les premières pluies, ce défilé, qui est le lit d'un torrent, devient inaccessible et Sphakia se trouve bloquée.

L'insurrection crétoise est une crise périodique, provoquée par des causes permanentes et dont les prodromes se manifestent presque toujours de la même façon.

Le Parlement local ou *Epitrani* se réunit quarante jours par an. La majorité de ses membres, Grecs et turcs, appartient à la religion chrétienne dans la proportion de trois contre un. Le président est donc forcément chrétien. La majorité requise pour que le vote d'une loi valable est de deux tiers des voix plus une.



MANDEKOS, CHIEF CRÉTOIS



LE NOUVEAU CANON FRANÇAIS (CANET) A TIR RAPIDE ET SUR AFFUT A FLÈCHE ELASTIQUE



La loi de la femme !... Inscrite nulle part. Elle est partout !... C'est en vertu de cette loi que l'homme ne peut aller au dîner de la " Betterave " faute de chapeau et de bottines, mis sous clef dans le placard.



Elle pèse sur l'innocent qu'on accuse d'avoir fait des signes à Melle Lender.



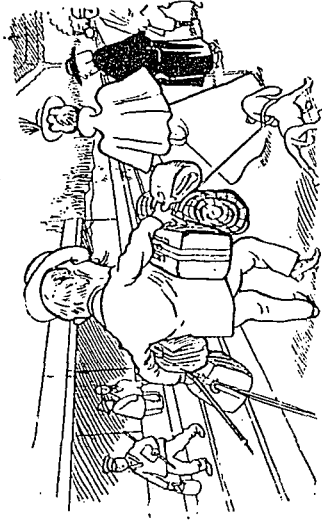
C'est cette loi qui a créé le *tandémiste-malgré-lui*.



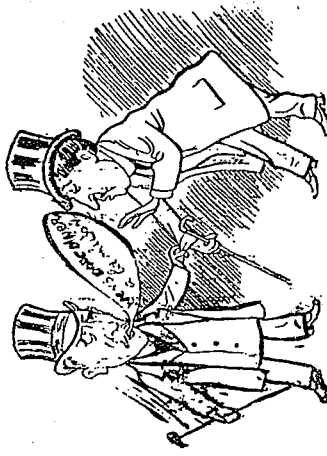
Est-ce l'homme qui a créé le *jour* ?



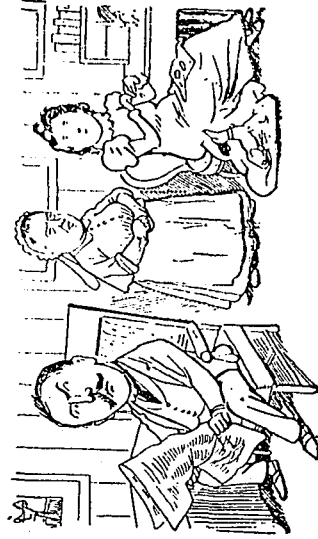
C'est elle qui rive l'homme à son fauteuil durant les entr'actes.



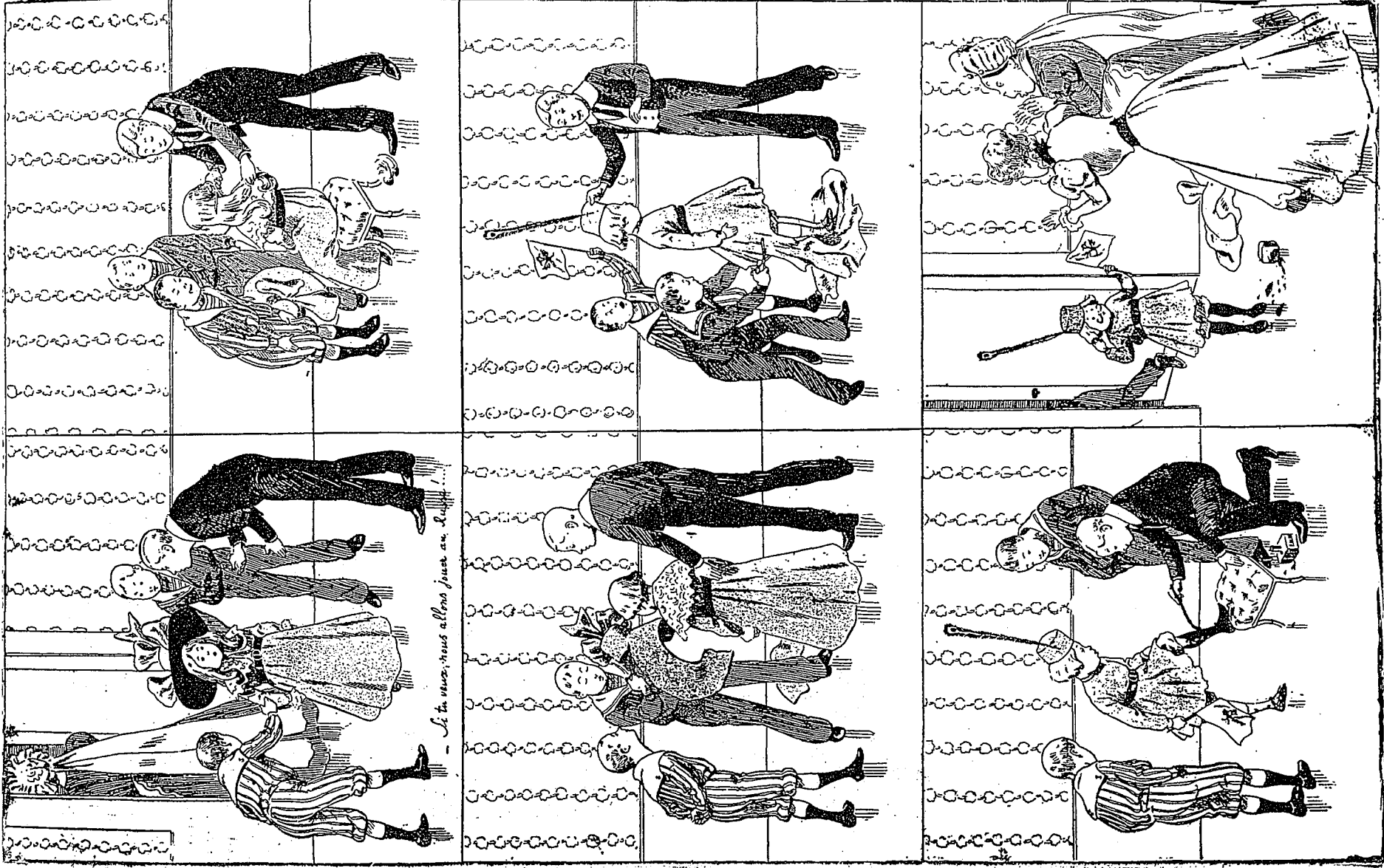
Est-ce encore l'homme qui a inventé les *petits bagages* ?



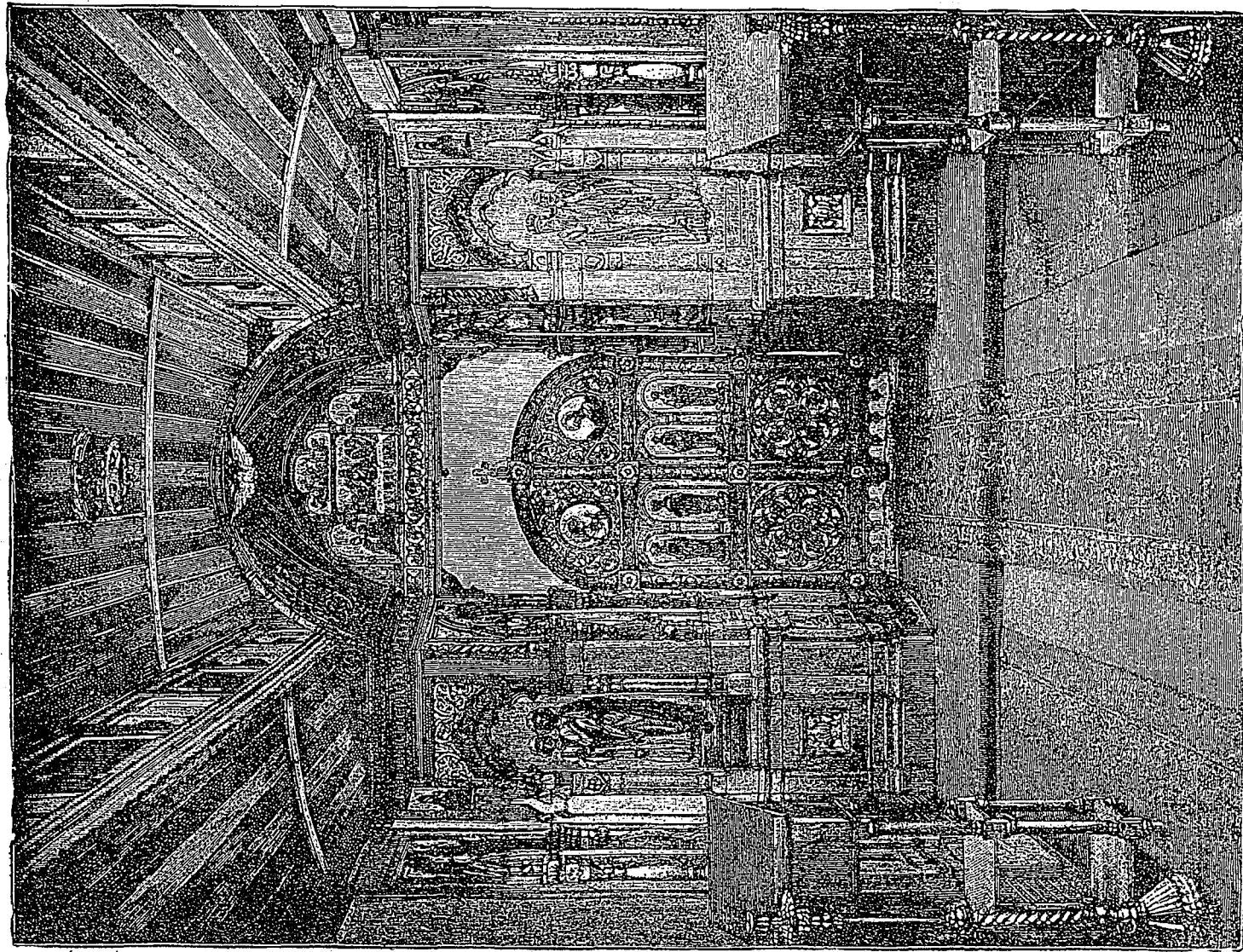
Elle fait le vide autour de sa victime,



Comment l'infortuné subissant cette loi peut-il se faire une opinion sur la valeur guerrière du brave colonel Vassos, quand il entend parler du fricandeu ou de la blanquette ?



“ COMMENT ON JOUE AU RUSSE ” — HISTOIRE SANS PAROLES



LE TRANSIBÉRIEN — VUE INTERIEURE D'UN WAGON-ÉGLISE

LE TRANSIBÉRIEN

Le Transsibérien est une brèche, qui ne sera plus fermée, dans la muraille de Chine. Le monde chinois ne va-t-il pas s'échapper par cette brèche ? En croyant ouvrir la Chine, le gouvernement des tsars n'aura-t-il pas ouvert, au contraire, à l'innombrable population jaune, la Sibérie, l'Ouest asiatique et jusqu'à l'Orient de l'Europe ?

Et, même en laissant de côté le danger de l'exode vers l'Ouest d'une partie des 400 millions de Chinois qui fourmillent sur le sol de l'empire du Milieu, quel état de civilisation résultera d'un tel contact, d'un tel mélange entre la civilisation russe, à demi européenne seulement,

et la civilisation asiatique ? Quel monde nouveau, fait de ces éléments, surgira entre le monde américain et l'Europe occidentale ? Quel rôle jouera la France, alliée de la Russie en Europe, voisine de la Chine en Asie, dans ces diverses transformations ? ...

Tous ces problèmes se poseront, certainement, compliqués et urgents, quand le Transsibérien sera ouvert.

Il n'est pas sûr, décidément, que Paris et son Exposition universelle soient le centre du monde en 1900.

Dans cet immense territoire non peuplé, pour ainsi dire, le gouvernement russe vient de faire construire un wagon-église pour desservir ainsi les différentes localités sur la frontière occidentale. C'est ce wagon que représentent nos dessins.



BEAUX ARTS — GAGE D'AMOUR

ET IL Y EN AVAIT QUELQUES-UNES



— Qu'est-ce qui l'a décidée à marier un vieux comme lui ? Il est sourd comme la statue de Nelson, d'abord...

— C'est peut-être cela qui l'a décidée. Il ne peut rien entendre des histoires qu'on fait sur son compte.

Ne surfaisons pas nos révolutions : les convulsions mêmes de la nature n'empêchent pas l'herbe de tapisser les vallées et les fleurs d'embaumer les sommets.

Sans l'imagination, l'homme est une brute.

NAPOLÉON I^{er}.

Jeanne. — Comment osez-vous, monsieur, m'adresser une offre de mariage avec un cigare à la bouche.

Paul — Marie, ayez de l'indulgence. Ne vous ai-je pas dit que mon cœur était enflammé d'amour ! Si je brûle pour vous, puis-je rester sans fumée ?

Une bonne raison

La faveur dont jouit le Baume rhumal auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité.

Un escamoteur très habile éprouva, l'autre soir, combien la réputation peut quelquefois causer d'ennui. Il avait exécuté plusieurs tours d'adresse qui lui avaient valu d'unanimes applaudissements. Pour terminer, il demanda à une personne de l'auditoire de lui confier un chapeau haut de forme.

Un gros vieux monsieur offrit aussitôt le sien. Il était tout neuf.

En voulant remonter sur la scène par le petit marchepied disposé à cet effet, le prestidigitateur fit un faux pas et tomba en écrasant sous lui le chapeau. Il était désolé.

Le public riait et applaudissait et nul n'applaudissait et ne riait d'aussi bon cœur que le propriétaire du chapeau.

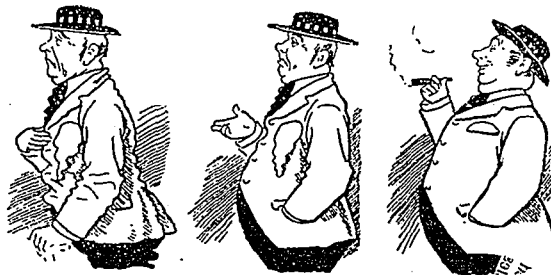
Le faiseur de tours voulut expliquer qu'un accident avait eu lieu. Personne ne voulu le croire et le gros vieux monsieur s'écria : " Quel artiste ! Quel excellent comédien ! "

Il fallut que l'escamoteur passât dans les coulisses, confiât son embarras au directeur et allât acheter un chapeau pareil à celui qu'il avait écrasé, pendant que deux autres artistes chantaient des duos quelconques pour lui donner le temps nécessaire.

Suzanne. — Pensez-vous que Léon m'aimera quand je serai vieille ?

Marcelle. — Je ne puis le dire, mais consolez-vous. Vous n'aurez pas longtemps à attendre pour le savoir.

IL LUI EN FALLAIT



Pas déjeuné ; pas bien, pas d'appétit ; je me sens tout chose.

Je suis mieux après le goûter et ces deux bouteilles de claret.

Ah ! le dîner et ces trois bouteilles m'ont remis ; là, je me sens.

ENCLIN À L'EXAGÉRATION



Parce qu'il a entendu dire qu'il avait une figure ouverte.

Mais ceci n'est pas son expression habituelle.

Il n'y a pas moyen d'établir une règle absolue en cette vie, observait un vieux monsieur bavard. "Jugez" plutôt.

Samson s'est trouvé dans la plus critique situation parce qu'il avait eu les cheveux coupés, et Absalon a couru à sa ruine parce qu'il ne les avait pas fait couper.

Lamy. — Ne pensez-vous pas, Thérèse, que Gentil a un nez très accentué ?

Gilbert. — Naturellement, c'est du nez qu'elle chante.

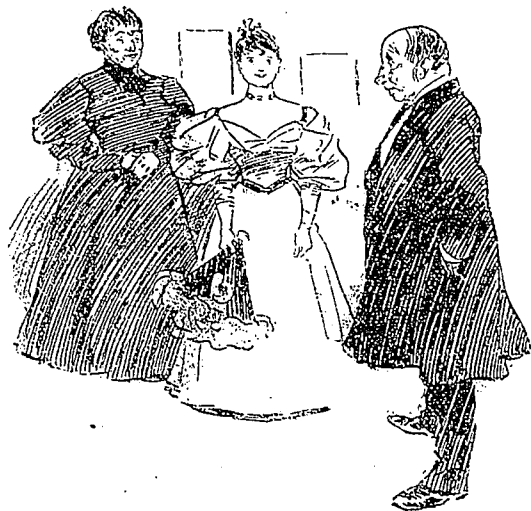
Le pessimiste s'arrête à tous les fumiers pour en flairer consciencieusement les mauvaises odeurs.

ALBERTO CANTONI.

La science professionnelle ne ferait que de lents progrès, si elle n'était, de temps à autre, emportée au delà de ses limites par la sollicitation d'une volonté étrangère.

ANATOLE FRANCE.

IL CONNAISSAIT UNE CHOSE OU DEUX



M. Nomriche (à sa tendre épouse) — Maintenant, pourquoi n'achètes-tu pas une autre robe à Mathilde ? Ne vois-tu pas qu'elle grandit hors de celle-là ? ...

CE QUE L'ON TIRE

L'artilleur, tire le canon.
La tzigane, tire les cartes.
Le concierge, tire le cordon.
L'imprimeur, tire le journal.
Le photographe, tire le portrait.
Le chasseur, tire le gibier.
Le porteur d'eau, tire le seau.
Le sommelier, tire le vin.
Le marin, tire des bordées.
L'ingénieur, tire des plans.
Le troupier, tire des carottes.
Et le caissier, se tire... des pieds...

Le monde contemporain est une usine à médiocrités.

ROSE D'AVRIL

Le vent fait valser sur la route
Les feuilles du printemps passé ;
Il cogne au mur, pousse au fossé
Ces grelotteuses en déroute.

Pourtant son souffle est attiédi :
Déjà la violette s'ouvre
Et de ses larges taches couvre
Les pentes chaudes, au midi.

La colline est grise, elle est nue ;
Les arbres sont nus, les bois gris ;
Et les corbeaux poussant leurs cris
Font un nuage sous la nue.

Cependant, sous son chaperon,
Un espalier se vêt de rose ;
Sur le seuil du bosquet morose,
Un pinson sonne du clairon.

C'est la diane de l'année,
Avant le grand rappel des cœurs.
Les frimas sont encor vainqueurs,
Fleur trop précoce est condamnée.

Parfois c'est un soleil troublant
Qui vous caresse et qui vous frappe,
Ou la neige qui tend sa nappe,
Et voilà le pays tout blanc !

On n'entend grillon ni cigale :
Chacun reste coi dans son trou,
Hormis, tendant son petit cou,
Une fraîche rose Bengale.

Elle est là flambante au grand air !
La pauvre s'est bien risquée...
C'est le printemps qui l'a piquée
Au froid corsage de l'hiver.

LUCIEN PATÉ

L'homme est le seul animal qui ait la faculté de se mêler de ce qui ne regarde pas.

L'abbé GALIANI.

ELLE AVAIT SES DOUTES



Effie. — Je ne crois pas que le roi Salomon fut aussi riche qu'on le dit, grand'mère.

Grand'mère. — Pourquoi cela, ma chère ?

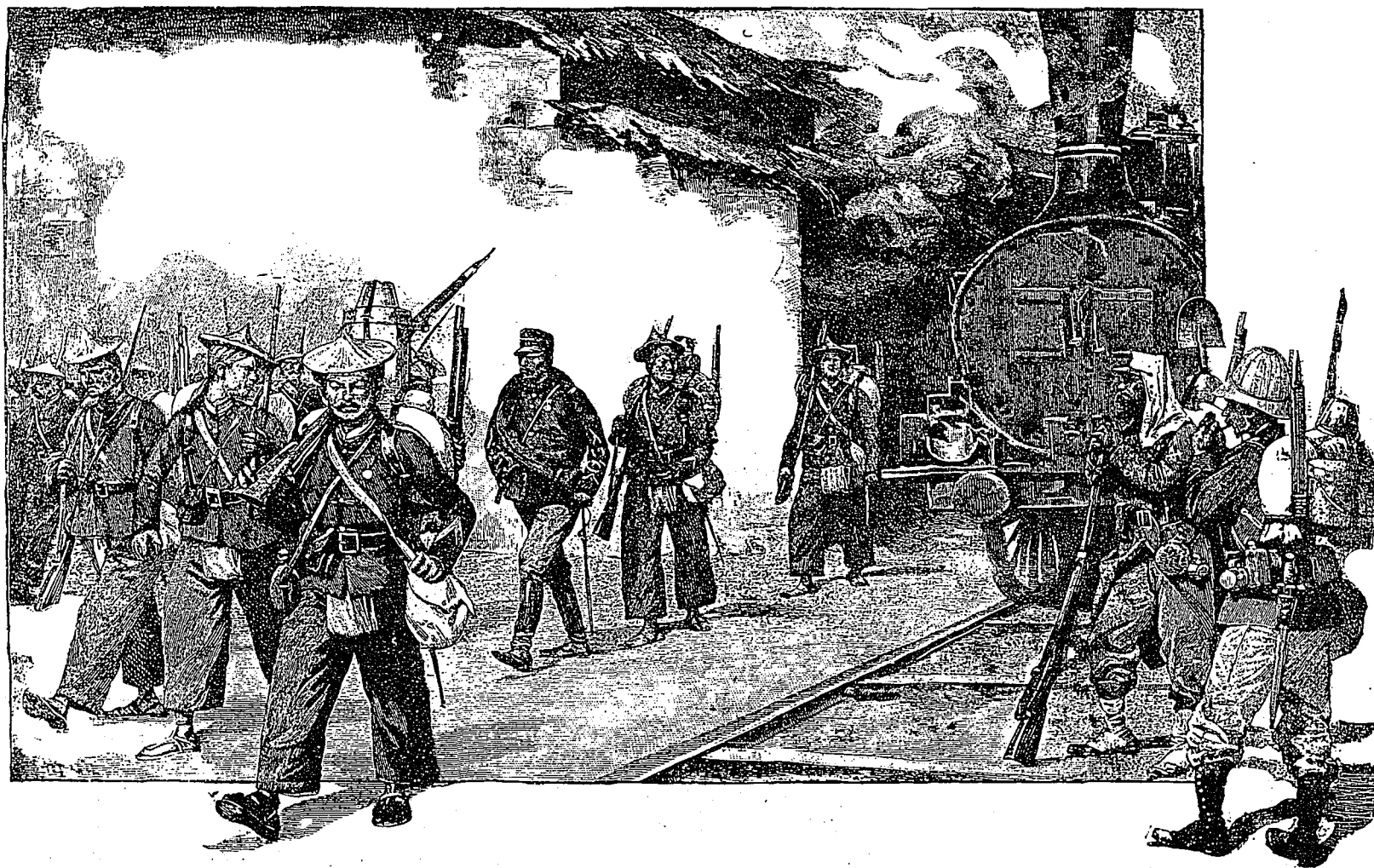
Effie. — Pourquoi ? parce que je viens de lire : " Il dormait avec ses pères ; " et s'il en avait les moyens, il aurait eu un lit pour lui seul ! ...

BIEN TRAITE

Au restaurant, dans le coup de feu du dîner :

— Garçon ! garçon ! garçon !
— Voilà ! voilà ! voilà !
— Garçon... mon poulet ?
— Il saute !
— Garçon, mon fromage ?
— Il marche !

Nellie. — Oh ! j'étais folle de mes petits favoris :
Avant mon mariage j'avais un singe apprivoisé.
Jacques (innocemment). — Eh bien ! pourquoi n'en as-tu plus ?
— Oh ! maintenant que vous êtes avec moi, n'en ai plus besoin !



TROUPES INDIGENES EN INDO-CHINE

JERUSALEM

SOUVENIR

D'un Voyage en Terre Sainte

CHAPITRE II

(Suite)

Vers dix heures du matin, nous sommes en face de Jaffa. Quelques barques montées par des Arabes s'approchent en toute hâte pour nous vendre des fruits. Après quelques paroles échangées entre le commandant de la *Picardie* et le consul de Jaffa, notre navire reprend sa course vers Kaïffa.

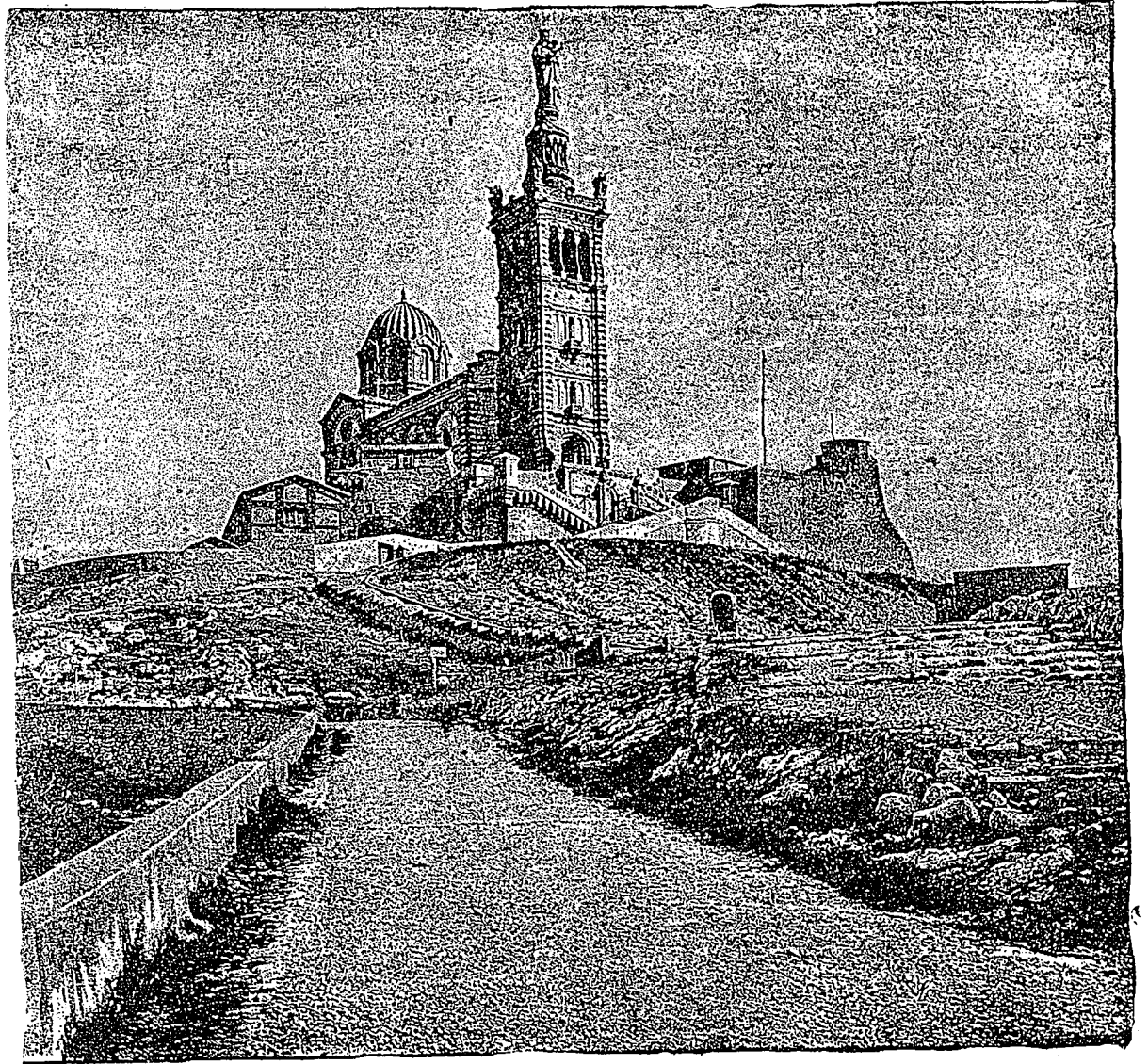
Sur notre navire, chacun prend ses dispositions pour le débarquement. Les costumes se transforment : les chapeaux blancs et les casques de toute forme apparaissent sur le pont ; les pèlerins se revêtent de manteaux blancs, de burnous, et s'y drapent comme les Arabes. Voici le mont Carmel, enveloppé des teintes chaudes du ciel d'Orient. Le P. Marie-Ange, carme, entonne de sa voix magistrale le cantique de *Notre-Dame du Mont-Carmel*.

* * *

En Palestine, il n'y a pas de port proprement dit : à Kaïffa, comme à Jaffa, les navires restent à une certaine distance du rivage. Les passagers descendent dans de grandes barques, et abordent ainsi par groupes, sous la protection de l'avisos français le *Voltigeur*, envoyé dans les eaux de Kaïffa par le consul français de Beyrouth et l'amiral commandant la station du Levant.

La *Guadeloupe*, arrivée avant nous, avait reçu la visite de l'état major du *Voltigeur* et avait terminé le débarquement quand la *Picardie* jeta l'ancre vis-à-vis de Kaïffa.

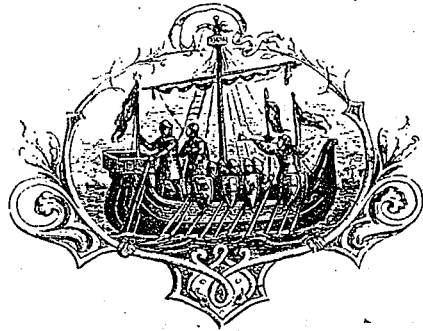
Vers trois heures de l'après-midi, l'on procède au débarquement avec la plus grande prudence. Tous les pèlerins sont divisés par groupes, composés de cinquante



MARSEILLE — NOTRE-DAME DE LA GARDE

personnes, quarante hommes et dix femmes. Chaque barque, conduite par de vigoureux Arabes au teint basané, fend les vagues au chant de *Ave maris stella*, entonné par les pèlerins au moment de quitter le navire.

La *Guadeloupe* ayant débarqué quelques heures avant nous, une foule de pèlerins nous attendent au port de Kaïffa, mêlés aux indigènes revêtus de leurs pittoresques costumes. Impossible de dépeindre l'admirable panorama qui se déroule devant nous : la mer unie comme une glace, les barques se croisant en tous sens au chant des cantiques et des acclamations de la foule. Au lieu du débarquement, en foulant pour la première fois la Terre sainte, les pèlerins se prosternent et baisent la terre pour gagner l'indulgence plénière.



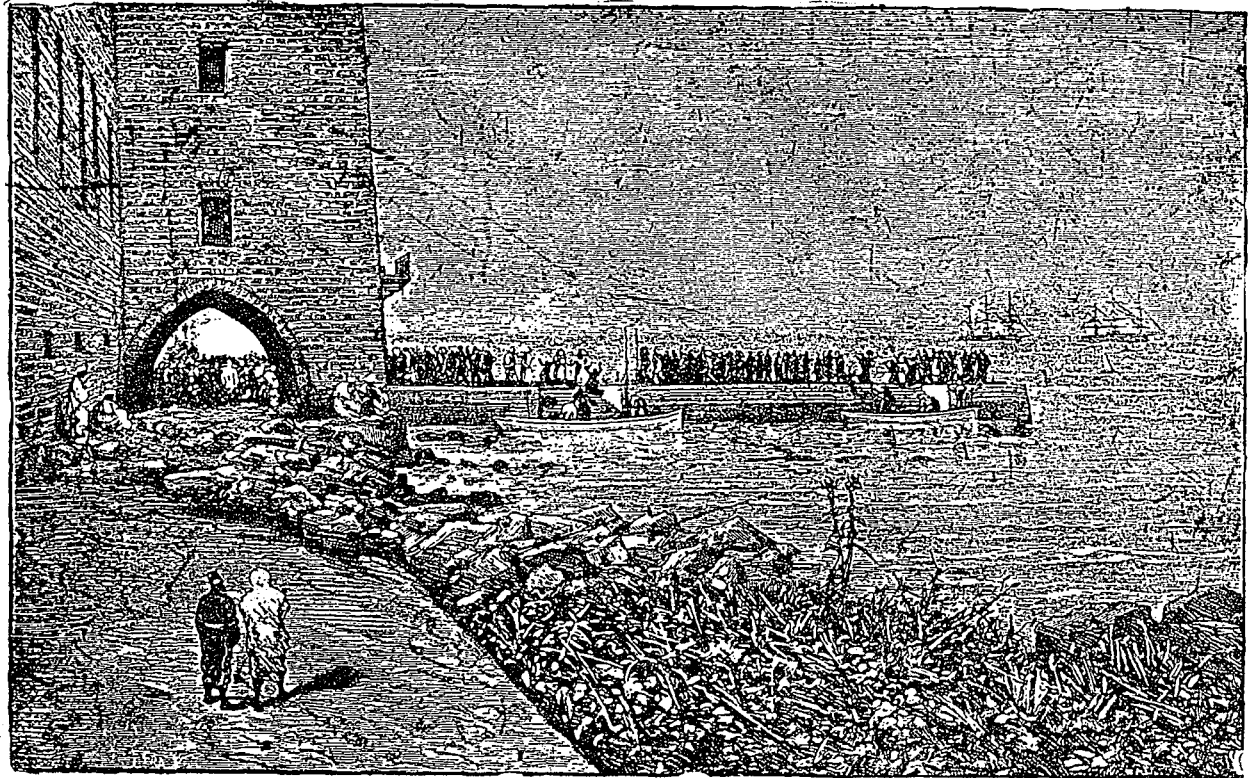
Les croisés voguant vers la Terre sainte

III

KAIFFA — LE CARMEL — SAINT-JEAN-D'ACRE

Nous pénétrons dans Kaïffa par une porte en ogive, à l'ombre de laquelle sont accroupis quelques Arabes fumant le narguilé. Kaïffa présente bien le type d'une ville orientale : espaces immenses, maisons à toits plats, rues étroites, murs d'enceinte énormes, puis deux grandes constructions carrées qui servent de consulats. Kaïffa compte environ 6,000 habitants, qui se partagent en 1,600 grecs catholiques, 130 latins, 120 maronites, 1,100 grecs schismatiques, 1,400 juifs : le reste est musulman.

Les R.R. PP. carmes ont charge d'âmes à Kaïffa : ils



Arrivée et débarquement à Kaïffa

desservent la paroisse latine et dirigent une école de garçons. Les Dames de Nazareth, congrégation française, ont une école et un orphelinat pour les jeunes filles. Après une courte visite chez ces religieuses, où nous avons admiré les beaux cloîtres et le jardin du couvent, nous nous rendons à la paroisse latine, où nous vénérons des reliques et chantons le *Magnificat*. Puis nous prenons la route fleurie du Carmel.

En traversant la ville, nous apercevons, dans plusieurs maisons de riches particuliers, de belles femmes revêtues de brillants costumes, montrant leurs jolies têtes à travers les fenêtres grillées ou persiennes vertes. Presque tous les habitants sont sur le seuil de leurs portes ;

d'autres nous tendent la main en demandant *bakchiche* (pourboire). Ce mot, qui devait souvent frapper nos oreilles, est le premier que les enfants du peuple balbutient, comme le mot de *papa* et de *maman* en France.

Nous voici engagés dans des chemins bordés d'immenses nopals ou cactus en fleur. Nous passons près d'un cimetière turc. C'est vendredi, le dimanche des musulmans, où ils ont coutume de se réunir dans les cimetières et d'y prendre leurs repas, en s'asseyant sur la pierre qui couvre la cendre de leurs parents et amis. Ce spectacle ne paraît pas assombrir leurs pensées. Les femmes surtout y passe de longues heures, heureuses d'échapper en ce jour à leur séquestration habituelle.

Nous rencontrons de nombreuses cavalcades, des chars avec des femmes arabes, venant de cette singulière partie de plaisir.

Avant de gravir la montagne, les groupes séparés se réunissent en procession précédée de la croix et des bannières ; nous chantons des cantiques et récitons le chapelet. Nous passons près des jardins d'orangers de Kaïffa : les grenadiers, les figuiers, les caroubiers, se pressent entre les montagnes et le golfe ; quelques palmiers sortent du milieu, et les grandes eaux viennent caresser cette rive odorante. Cette végétation tropicale nous charme par sa nouveauté.

En chantant l'*Ave maris stella*, nous tournons la chaîne du Carmel. Le mamelon qui porte le monastère se découvre tout à coup. Il assied sa base sur la plage et se relève par une pente raide jusqu'au plateau qui couronne ce monastère. C'est une vue unique. A mesure que nous montons, elle s'étend : nous planons sur la mer.

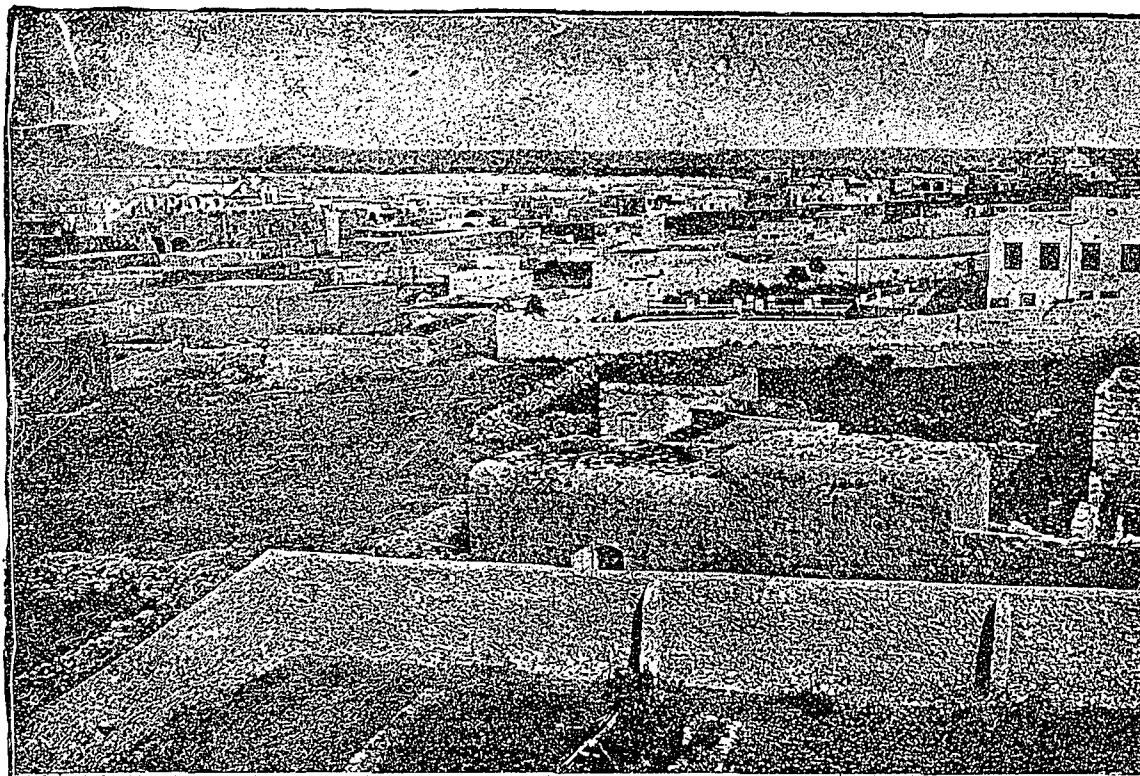
Saint Jean-d'Acre s'élève, comme un point brillant, du promontoire qui nous fait face. En bas, les jardins, les murs, les minarets, les consulats de Kaïffa. Un petit bâtiment de guerre au drapeau de la France, envoyé là pour protéger notre caravane, se balance dans les eaux, à côté de la *Picardie* et de la *Guadeloupe*.

Au bout du sentier, le monastère, une cour, diverses constructions ; devant nous, la Méditerranée sans bornes ; la baie et les montagnes, au Sud. Voilà tout ce que nous pouvons remarquer : car le crépuscule, si court dans le Levant, venait de nous envelopper dans son ombre.

Selon l'indication des *Guides* imprimés, il ne fallait qu'une demi-heure pour atteindre le Carmel ; et nous avons mis plus de deux heures pour gravir les sentiers escarpés, encombrés de pierres roulantes, conduisant au plateau, où nous arrivons brisés de fatigue. Néanmoins, nous nous rendons tout de suite à l'église du monastère ; nous chantons le *Magnificat*, et nous assistons au salut donné par le R. P. Picard.

La soirée était trop avancée pour pouvoir songer à retourner à Kaïffa, où un grand nombre de pèlerins devaient passer la nuit : le Carmel ne pouvait en abriter mille. Aussi l'organisation des repas et du repos est fort difficile.

M. de Moidrey, l'un des plus dévoués promoteurs du pèlerinage, triomphe des obstacles. Trente moutons sont immolés, dépecés et bouillis sur place. La marmite, trop grande pour la cuisine, est dressée en plein air.



Vue générale de Kaïffa

Ce soir, notre souper se compose de riz, d'œufs durs, de sardines, de dattes, d'oranges.

On mange debout ou l'on s'assied contre la muraille, après avoir cherché sa portion, distribuée dans une assiette d'étain. Tout nous semble délicieux après le régime du bord, où souvent, à quatre heures du matin, bélaient encore les moutons que l'on nous servait en ragoût au déjeuner ou au dîner.

Le coucher est plus laborieux encore. Cependant l'inépuisable charité des RR. PP. carmes trouve moyen de nous caser. Cent matelas sont déposés dans les cloîtres précédant l'église ; mais tout est envahi dans un instant : cellules, réfectoires et le reste. Nous nous esti-

mons heureux de pouvoir nous étendre sur une natte, le dos appuyé contre le mur, où le sommeil ne tarde pas de répondre à notre appel.

La fraîcheur du mur nous sert de réveil-matin, et nous nous hâtons de nous rendre dans la magnifique église du monastère.

On y dit des messes depuis minuit, de tous côtés, sur des autels portatifs. Un grand nombre de pèlerins, à moitié endormis, sont encore étendus sur les dalles.

La messe du Carmel est célébrée très solennellement à sept heures, au milieu des chants et de l'orgue joué magistralement par un religieux carme. Nous entendons le cantique du *Mont Carmel*, interprété par la ma-

gnifique voix du P. Marie-Ange, venu de France avec nous pour demeurer ici.

Le Carmel est assurément la plus belle construction monastique qui existe dans tout l'Orient. Le site en est idéal. De la terrasse du Carmel, le regard se perd de deux côtés sur la mer, au Nord et à l'Est; il s'étend sur le littoral phénicien, le Liban et le Thabor. Quelques jardins en terrasses s'abaissent devant le principal bâtiment. A droite, le golfe; au loin, Saint-Jean-d'Acre, la Ptolémaïs de Saladin et de Richard.

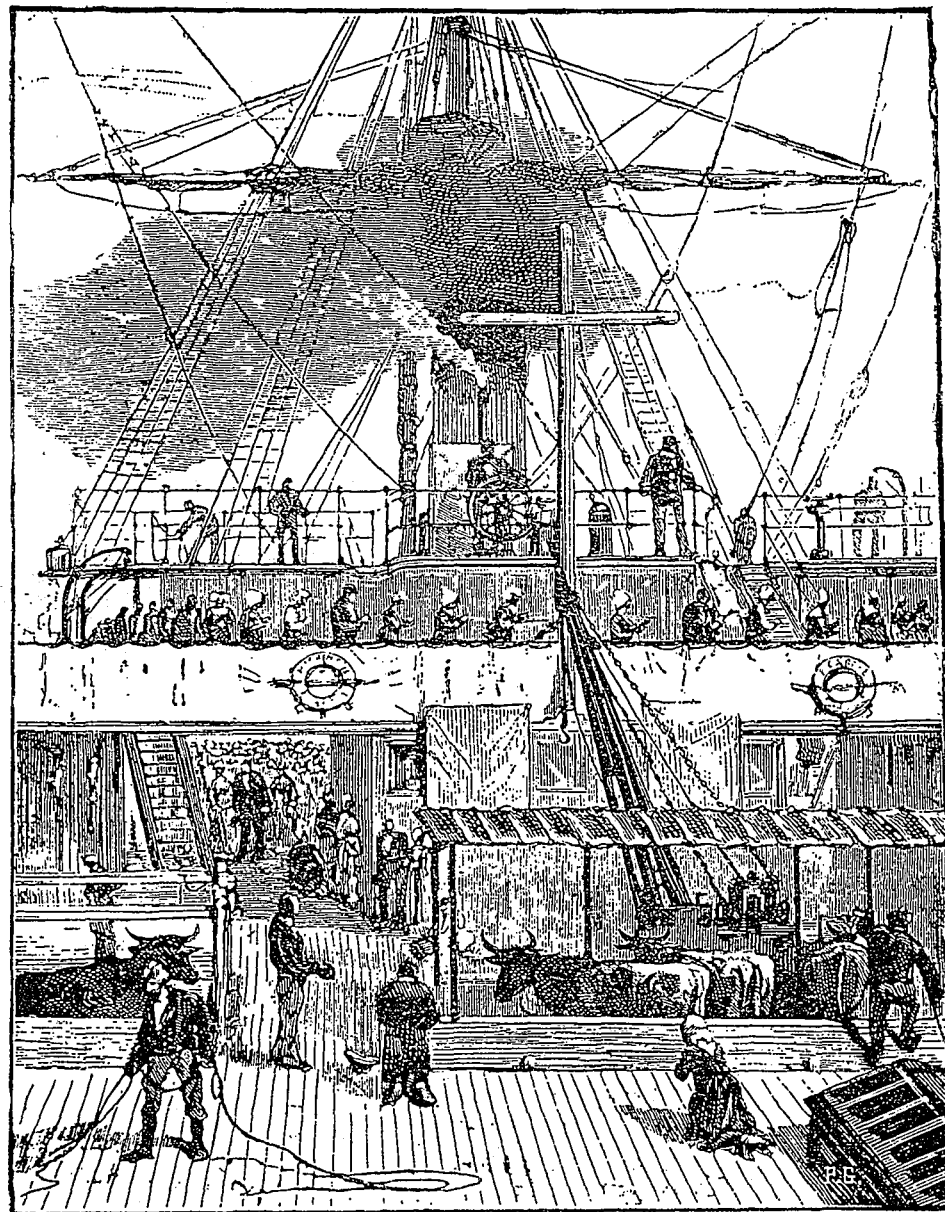
L'air y est pur et sain; le recueillement, profond; et la nature, dans ses variétés d'aspects, porte instinctivement l'âme aux grandes pensées de la foi. On comprend la prédilection d'Elie et d'Élisée pour le Carmel; ce lieu est fait pour servir de retraite aux âmes qui sont en communication intime avec Dieu.

C'est là qu'Élisée se retira après l'enlèvement d'Elie, son maître, dans un char de feu: c'est là que la Sunamite alla se jeter aux pieds du prophète pour demander la résurrection de son fils. Des souvenirs plus précieux encore s'attachent à la montagne; les premiers chrétiens croyaient que le Carmel avait été souvent visité par la Sainte Vierge et ses parents, et que le Sauveur, ayant parcouru toute la Phénicie, n'avait pas manqué de s'y rendre.

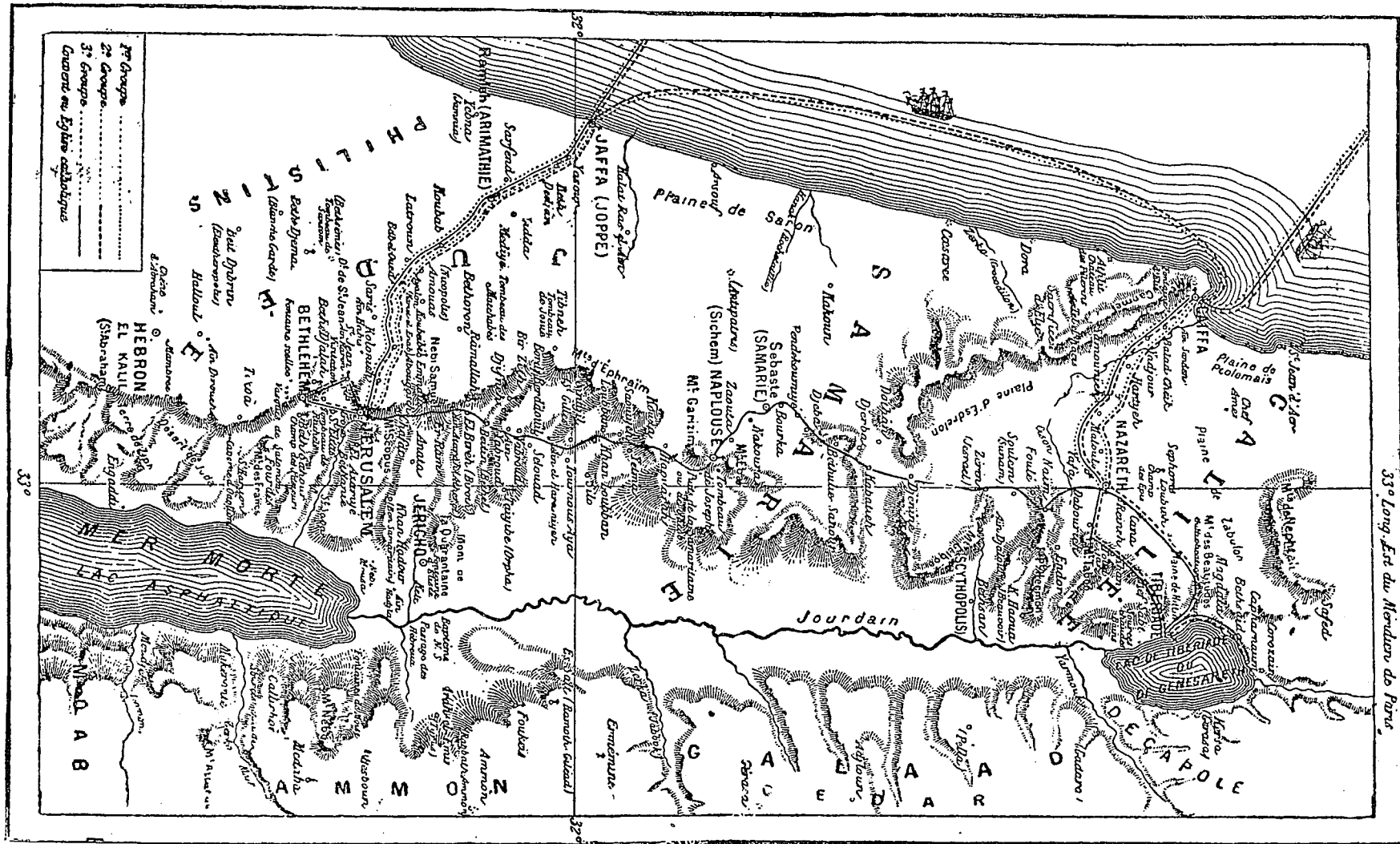
Il était donc naturel que cette retraite, si chère à tant de titres aux nouveaux chrétiens, fût choisie pour demeurer par ceux qui cherchaient dans la solitude un abri contre la persécution et les dangers du monde. Toutefois l'ordre des carmes ne fut définitivement organisé qu'au treizième siècle, par un saint patriarche de Jérusalem.

Pendant que nous dessinons sur la terrasse le bâtiment, appelé palais, destiné à la réception des pèlerins, la brume s'obscurcit, et nous nous rappelons ces paroles d'Elie, au moment qu'il dressa son autel en face de l'autel froid des quatre cent cinquante prêtres de Baal: "Monte, mange et bois, car on entend le bruit d'une grande pluie... Voici une nuée, comme la paume de la main, qui sort de la mer... Attelle ton char et descends, de peur que la pluie ne te surprenne." (III Rois, XVIII, 41, 44.)

(à suivre)



Erection de la grande croix d'olivier à l'avant de la *Picardie*



CARTE DE LA PALESTINE — VUE D'ENSEMBLE DE L'ITINÉRAIRE DES PÈLERINS

33° Long. Est du Méridien de Paris.

33°

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON IER

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XLIII

1814

L'abdication et l'armistice passèrent les Alpes, et vinrent avertir le vice-roi qu'il n'y avait plus pour lui ni drapeau français ni drapeau italien. L'évacuation de l'Italie fut convenue entre ce prince et le maréchal de Bellegarde, par des commissaires. Les adieux de l'armée française à la belle Italie durent retentir jusqu'au cœur de Napoléon.

Le 15, l'empereur d'Autriche arriva à Paris, pour s'entendre féliciter par le Sénat d'avoir détrôné son gendre ; le 16, on enleva à Napoléon son fils et sa femme : l'un et l'autre partirent pour Vienne.

Enfin, le 20 avril, Napoléon va se séparer de sa fidèle armée, de sa garde ! . . .

Sa garde ! elle est rangée dans les cours du palais pour recevoir ses adieux. Ces vieux soldats, noircis par tous les climats, cicatrisés par la guerre, flétris par la douleur, ne lèvent point les yeux vers l'astre qui les guidait à la victoire ; cet astre est à son déclin : ils suivent sa triste fortune ; ils tiennent leurs regards baissés ils les fixent sur la terre que leur général va quitter . . .

En traversant les rangs de ces braves, Napoléon allait revoir toute sa gloire et reconnaître tous ses exploits. Cette phalange immortelle compte encore quelques grenadiers d'Arcole, d'Aboukir, de Marengo, les autres datent d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Madrid, de Wagram, de Moscou : naguère encore ils se sont vu décimer au sein de la France dans vingt combats où ils ont toujours vaincu . . .

En contemplant ces témoins, ces auteurs de tant de travaux fameux, déjà si loin de lui, il était permis à Napoléon de céder à une impression que les plus inébranlables caractères auraient eu peine à surmonter ; mais, puisant des forces nouvelles dans la grandeur même des sacrifices qu'il venait de consommer par la signature du traité, après avoir embrassé ses amis, il descendit les degrés du palais avec autant d'assurance que s'il eût monté les marches du trône puis, jetant un regard tout à la fois calme et attendri sur ces vieux guerriers, il leur dit d'une voix ferme comme son âme, des adieux touchants.

Cette scène mémorable eut quelque chose de déchirant par l'émotion qui, pour la première fois, attendrissait devant ses compagnons d'armes le visage de Napoléon. Il pleurait, ils pleurèrent aussi : cette douleur commune des premiers soldats et du premier capitaine de l'Europe fut sublime.

Il monta en voiture avec le général Bertrand ; une faible escorte le suivit. Le même jour où Napoléon quittait Fontainebleau en exilé, Louis XVIII faisait, comme roi de France, une entrée solennelle dans la ville de Londres.

C'était bien la Grande-Bretagne qui rendait la France à Louis XVIII.

Rien ne manquait plus à la catastrophe qui précipitait du trône le premier capitaine du siècle, investi de tous les titres dont peut être décorée une fortune humaine ; celui que l'armée avait appelé son héros, la France son libérateur, le Sénat *Napoléon le Grand* ; celui qui était pour l'Europe l'homme de la destinée, le distributeur des couronnes, et le souverain des rois ; en qui le clergé français célébrait *l'Envoyé du Très-Haut*, et que le pape avait nommé tant de fois *le Point du Seigneur*.

Partout sur son passage, Napoléon fut accueilli aux cris de : *Vive l'Empereur* ! Nulle part des témoignages d'amour et de regrets n'éclatèrent plus vivement qu'à Lyon ; mais le maréchal Augereau eut la bassesse d'insulter au malheur d'un grand homme qu'il avait trahi, et de couronner par cette infamie sa coupable défection.

Le reste du voyage ne fut pas exempt de dangers ; ils augmentèrent à mesure qu'on avançait vers les provinces méridionales. Napoléon n'entra pas dans Avignon, où douze mille forcenés manifestaient des intentions féroces. A Orgon, la fureur fut encore plus violente : des misérables, rassemblés pour fêter les généraux autrichiens, voulurent le massacrer.

Il courut des risques très-graves, et peut-être le vain-

queur généreux qui avait rendu des trônes aux rois vaincus, et relevé des empires abattus à ses pieds, allait-il être réduit à se mettre sous la protection de l'étranger, pour ne pas tomber victime de brigands apostés par des conspirateurs encore plus odieux que leurs barbares instruments.

Cependant Napoléon échappa aux émeutes semées sous ses pas, et s'embarqua enfin au port de Saint-Raphaël. Quatorze ans auparavant, cette même contrée l'avait vu arriver d'Egypte pour aller prendre les rênes d'un empire. Une frégate anglaise se chargea de transporter dans l'étroite domination que la fortune lui laissait celui qui naguère était le maître du continent.

Le 3 mai, à six heures du soir, l'Empereur entra à Porto-Ferraio ; il y fut reçu par le général Duhesme, commandant français : "Général, lui dit-il, j'ai sacrifié mes droits aux intérêts de ma patrie, et je me suis résigné à servir la propriété et la souveraineté de l'île d'Elbe. Faites connaître aux habitants le choix que j'ai fait de leur île pour mon séjour. Dites-leur qu'ils seront toujours pour moi l'objet de mon intérêt le plus vif."

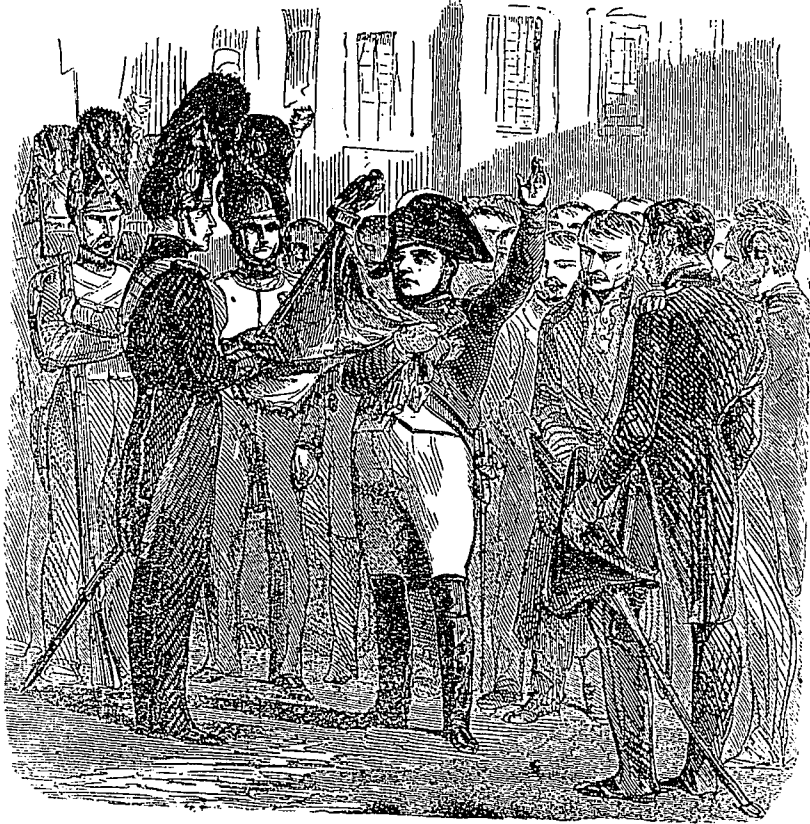
(à suivre)

N'AYANT PU FAIRE TRIOMPHER LA FRANCE . . .

Seul, Napoléon veille. A une heure du matin, le duc de Vicence entre dans son appartement, et le trouve étendu sur son lit, à demi-déshabillé, et en proie à d'affreuses convulsions. Sa figure est contractée, ses yeux semblent sortir de leur orbite ; une sueur glaciale a collé ses cheveux à son front.

— Ah ! Sire, que vous est-il arrivé ? s'écrie Caulincourt en le voyant ainsi ; il faut appeler un médecin.

— Non, je ne veux pas, répond Napoléon en saisissant de sa main froide le bras de son grand-écuyer ; d'ailleurs ce serait inutile. Ecoutez-moi, Caulincourt, ajoutez-il d'une voix entrecoupée : Vous allez entrer dans mon cabinet, vous prendrez le portefeuille qui renferme les lettres de l'Impératrice, vous le remettrez à mon fils. Vous donnerez vous-même à ma femme la lettre qui est là . . . sur cette table, vous lui direz que,



LES MARECHAUX DE L'EMPIRE



MACDONALD DANS LES GORGES DE SPLUGEN

je n'ai déploré mes malleurs qu'à cause d'elle... du roi de Rome... n'ayant pu faire triompher la France de ses ennemis, je ne regrette pas la vie.

A ces mots, le duc de Vicence se jetant tout en larmes sur le lit :

— Je devine l'affreuse vérité ! s'écria-t-il. Ah ! Sire, Votre Majesté veut-elle que nous mourions de douleur ?

Napoléon le regarde avec une expression douce et triste, et reprend d'une voix qui s'affaiblit de plus en plus :

— Oui ? j'ai voulu en finir... Je n'ai pu résister plus longtemps aux tortures que l'on m'a fait éprouver depuis que je suis ici, à l'humiliation de me voir bientôt

entouré des agents de l'étranger... On a traîné nos aigles dans la boue !... Ils m'ont méconnu, mon pauvre Caulincourt !... Ils me regretteront quand je ne serai plus !... Mes amis, mes compagnons d'armes, m'ont abandonné !... Marmont, Berthier, m'ont porté le dernier coup !... Eux que j'aimais tant !

Ici une convulsion terrible raidit ses membres et amena un léger vomissement, bientôt suivi d'autres convulsions. Dans la crainte de ne pouvoir étouffer les cris que lui arrachait la douleur, Napoléon avait mis dans sa bouche un mouchoir qu'il broyait en râlant.

Dans cette situation affreuse, Caulincourt n'ose appeler : Napoléon le lui a défendu ; il cherche du moins des yeux une sonnette, un objet quelconque sur lequel

il puisse mettre la main et le briser pour attirer l'attention des gens du dehors ; mais Napoléon, qui n'a perdu un seul instant connaissance, se cramponne à son bras pour qu'il ne lui échappe pas, et répète ces mots entrecoupés :

— Taisez-vous ! si vous êtes mon ami, vous ne devez pas vous opposer à ce que je termine mon existence !... Je ne veux pas que d'autres soient témoins de mes derniers moments !

Caulincourt, terrifié, est penché sur le lit de l'Empereur ; il n'ose, dans cet instant solennel, ni lui désobéir ni l'abandonner. Il ne peut que fondre en larmes et répéter avec désespoir :

— Mon Dieu ! personne ne viendra-t-il ?



Enfin, un vomissement semble soulager Napoléon, qui, après un spasme violent, fait un effort et s'écrie :

— C'en est fait, la mort ne veut pas de moi ! Puis, épuisé, il retombe sur son oreiller.

Le duc de Vicence profite de ce moment de répit pour aller chercher Constant. Celui-ci, en s'approchant du lit de l'Empereur, aperçoit éparpillés par terre les débris d'un sachet de taffetas noir que son maître portait habituellement suspendu à son cou. A cette vue il poussa un cri... Lui aussi a deviné l'affreuse vérité ! Il s'élança hors de la chambre et va chercher des secours ; Yvan arrive :

— Croyez-vous, demande Napoléon au docteur tandis que celui-ci étudie son pouls, que la dose était assez forte ?

Ces mots sont une énigme pour Yvan, qui n'a jamais eu connaissance du sachet et que personne n'a instruit de ce qui s'est passé ; aussi répond-il de l'air le plus étonné :

— Pardon, Sire, mais je ne comprends pas ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me demander.

— L'Empereur s'est empoisonné, lui dit à l'oreille le duc de Vicence.

A cette affreuse confidence, Yvan pâlit, craignant sans doute qu'on ne l'accusât d'avoir fourni le poison.

Puis, sans prononcer une parole, il sort de la chambre comme un insensé, descend rapidement les degrés, arrive dans la cour, y trouve un cheval attaché à une grille, s'élança dessus, disparaît au galop et prend la route de Paris, la tête perdue et sans savoir ce qu'il fait.

A peine est-il parti, que les spasmes cessent tout à fait : peu à peu Napoléon devient plus calme, il s'assoupit. Caulincourt se retire sans bruit, après avoir recommandé au premier valet de chambre le secret le plus absolu sur ce qui vient de se passer. Constant reste seul dans la chambre de Napoléon à attendre son réveil.

ENFIN LA MORT NE VINT PAS.

Un mystère impénétrable régna longtemps sur les événements de cette nuit du 12 au 13 avril. Le voile a été soulevé dans ces derniers temps. Voici ce qu'on a vu depuis à ce sujet :

Avant de partir pour la campagne de Russie, Napoléon avait dit à Corvisart, son premier médecin :

— Je ne me soucie pas de tomber vivant entre les mains des Cosaques ; je ne voudrais pas non plus subir une captivité comme celle de François 1er ; en un mot,

je veux braver le sort et rester toujours maître de ma personne.

Et il s'était fait donner un poison extrêmement subtil. Ce poison n'était autre que de l'acide prussique formulé par Cabanis, le même dont s'était servi Condorcet.

— Combien de temps faut-il pour que cette dose donne la mort ? avait encore demandé Napoléon.

— Sire, cinq minutes tout au plus, avait répondu le docteur.

— Cinq minutes ! c'est bien long ! N'importe, je le garde. Puis il avait ajouté en souriant : Je ne suis pas encore, comme Mithridate, familiarisé avec les poisons.

Depuis, Napoléon avait constamment porté la substance mortelle dans une bague creuse renfermée dans un petit sachet dont Constant avait parfaitement connaissance ; mais auquel il n'avait pas songé, parce que depuis longtemps, il avait échappé à sa vue, Napoléon portant alors un gilet de flanelle.

Or, par cela même que l'action de cette substance était excessivement prompte, sa nature même la rendait plus susceptible de s'altérer. C'est ce qui était arrivé : Napoléon eut de violentes nausées, d'affreuses convulsions, mais, enfin, la mort ne vint pas. Il avait dit vrai : la Providence lui réservait d'autres tortures.

Après un sommeil de quelques heures, il se réveilla ;



Taisez-vous ! Vous ne devez pas vous opposer à ce que je termine mon existence ! . . .

son visage portait la trace des souffrances qu'il avait éprouvées. A peine pouvait, il se mouvoir, tant ses membres étaient endoloris. Néanmoins, il ne voulut pas rester plus longtemps au lit, afin de recevoir les personnes qui assistaient habituellement à son lever.

Quoique ses jambes pussent à peine le porter, il voulut s'habiller. Il paraissait calme, mais ce calme faisait peur.

MON ENFANT TON PÈRE N'A PLUS D'HÉRITAGE À TE LAISSER

A midi, Macdonald arriva au palais pour savoir si l'Empereur était enfin décidé à signer le traité. Introduit dans sa chambre à coucher, le maréchal le trouva assis dans un fauteuil devant la cheminée, les coudes appuyés sur les genoux, la tête soutenue dans ses deux mains.

Immobilisé dans cette posture, Napoléon semble absorbé dans de profondes réflexions.

Deux personnes sont avec lui : le duc de Vicence debout, le coude posé sur le manteau de la cheminée, le regardant avec un inexprimable regret, et le duc de Bassano, assis tristement sur un pliant.

La rêverie dans laquelle est plongé Napoléon est telle que le bruit qu'a fait le maréchal en entrant, ne l'a pas même distrait et que le duc de Vicence est obligé de lui toucher légèrement le bras pour lui faire remarquer le nouveau venu.

— Sire, lui dit-il, c'est M. le duc de Tarente qui vient chercher le traité que Votre Majesté doit ratifier dans la journée.

— Ah ! c'est vous, Macdonald, fit Napoléon en relevant la tête.

Puis il reprit la position qu'il avait auparavant.

Le duc de Tarente, frappé du changement qui s'est opéré dans la figure de l'Empereur, depuis la veille, ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Grand Dieu ! Sire, il faut que Votre Majesté ait été bien gravement indisposée depuis que je n'ai eu l'honneur de la voir ?

Napoléon, fixant sur le maréchal un regard morne, répond :

— Oui, oui, j'ai passé une bien mauvaise nuit ; mais cela va mieux ce matin, ajoute-t-il avec un soupir.

Napoléon resta assis encore quelques instants ; mais enfin, paraissant faire un effort, il se leva et prit sur la cheminée le traité, qu'il lut tout entier sans faire la moindre observation.

Puis, indiquant du doigt au duc de Vicence un guéridon placé à l'extrémité de la pièce et sur lequel était un écrioire de bronze et le portrait du roi de Rome, ravissante miniature d'Isabey, il dit d'un ton plein de regret en s'adressant à Macdonald :

— Mon cher maréchal, je ne suis plus assez riche pour vous récompenser de vos derniers services.

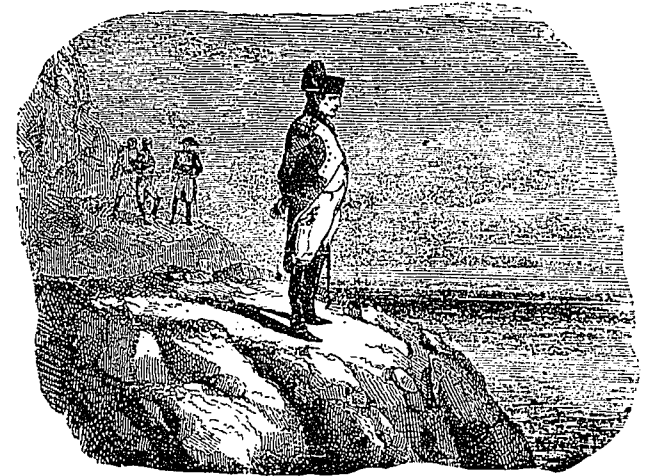
— Sire, se hâte d'interrompre Macdonald, comme blessé de ces paroles, l'intérêt ne m'a jamais guidé, Votre Majesté doit le savoir.

— C'est vrai ! réplique vivement Napoléon ; vous m'avez mis à même de voir combien on m'avait trompé sur votre compte ; je n'oublierai de ma vie ce que vous avez fait pour moi. Et cependant je voudrais . . .

L'Empereur, dont l'émotion s'était accrue, n'acheva pas sa phrase ; il y eut un silence. Enfin, arrêtant sur le maréchal un regard d'une tristesse indicible, il lui tendit les bras en lui disant avec le plus grand abandon :

— Macdonald, je voudrais bien vous embrasser.

A ces mots le duc de Tarente se précipite dans les bras de l'Empereur. Les ducs de Vicence et de Bassano, spectateurs de cette scène, fondent en larmes ; ils



se regardent et se serrent la main sans se parler.

— Messieurs, dit enfin Napoléon après avoir tout fait pendant vingt ans pour la gloire et le bonheur de la France ; je remets aujourd'hui entre les mains de la nation, la couronne que j'avais reçue d'elle. Puis, passant la main sur son front : Allons, lui dit-il d'une voix étouffée, il faut en finir.

Alors, avec toute la vivacité que sa faiblesse lui permettait, il s'assit devant la petite table sur laquelle il avait déposé le traité après l'avoir lu, prit une plume fixa ses regards sur le portrait du roi de Rome qui était devant lui, puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix brisée :

— Mon pauvre enfant ton père n'a plus d'héritage à te laisser !

En même temps sa main, comme agitée d'une convulsion nerveuse, signa le traité, qu'il remit aussitôt à Macdonald, en détournant la tête pour lui cacher une larme qui avait obscurci ses yeux.

Le même jour, le 12 avril 1814, Charles X faisait son entrée dans Paris, en qualité de *lieutenant général du royaume*. Le même jour aussi le maréchal Soult, sous les murs de Toulouse, faisait payer cher aux Anglais toutes les humiliations et toutes les douleurs qu'avait éprouvées Napoléon à Fontainebleau.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER
HARTRIGHT

VII

— J'entends faire de ceci un document remarquable, dit-il en me regardant pardessus l'épaule, tandis qu'il entassait et numérotait ces feuillets encore vierges. J'ai la grande habitude des compositions littéraires. Une des plus rares qualités intellectuelles qu'un homme puisse posséder est le don précieux de classer ses idées. Privilège immense ! J'en suis investi. Et vous monsieur ?..

Il parcourut la chambre en long et en large jusqu'à l'arrivée du café qu'il avait commandé, se fredonnant à lui-même quelques passages d'opéra, et de temps en temps se frappant le front de sa main ouverte, comme pour indiquer le moment où le classement de ses idées rencontrait quelque obstacle.

L'audace inouïe avec laquelle il s'emparait de la situation où je l'avais placé, pour en faire le piédestal de sa vanité toujours prête à s'étaler aux regards, m'étonnait malgré moi, et pour ainsi dire de haute lutte. Malgré le sincère dégoût que cet homme me faisait éprouver, la force prodigieuse de son caractère, alors même qu'elle se manifestait de la façon la plus triviale, m'impressionnait en dépit de moi-même.

Madame Fosco, en personne, emporta le café. Il lui baisa la main par manière de remerciement, et la reconduisit jusqu'au

seuil de la porte ; puis il revint se verser une tasse de café, qu'il emporta sur le bureau.

— Vous en offrirai-je, monsieur Hartright ! dit-il avant de s'asseoir.

Et comme je refusais :

— Comment, dit-il avec gaieté, vous avez peur du poison ? Certes, ajouta-t-il en s'installant devant le bureau, le génie anglais, dans sa sphère plus ou moins bornée, ne manque pas de valeur ; mais il a un grave défaut, — c'est de porter la précaution là où elle n'a que faire...

Il trempa sa plume dans l'encre, plaça devant lui la première bande de son papier que sa large main plaqua bruyamment sur le bureau, s'éclaircit la voix comme s'il allait chanter, et commença son travail. Il écrivait à grand bruit et fort vite, en caractères si gros et si hardis qu'il arrivait au bas de chaque feuillet deux minutes à peine après avoir tracé la première ligne. A mesure qu'il en terminait un, il le lançait derrière lui, de côté ou d'autre, pour en débarrasser le bureau.

Quand sa première plume fut fatiguée, il la jeta aussi sur le parquet, et saisit au hasard une de celles qui étaient éparées autour de lui.

Bande après bande, par douzaines d'abord, puis par cinquantaines et par centaines, tombèrent successivement derrière son épaule, à sa droite et sa gauche, jusqu'à ce qu'il se trouvât englouti dans cette espèce d'avalanche amoncelée autour de son fauteuil. Les heures succédaient aux heures, — je continuai à veiller, assis, tandis qu'il continuait à écrire, assis comme moi.

Jamais il ne s'arrêtait, si ce n'est, de temps à autre, pour avaler une gorgée de café ; puis, quand il n'y en eut plus, pour se frapper le front par un mouvement inspiré. Une heure, puis deux heures, puis trois, puis quatre sonnèrent l'une après l'autre, et la neige de petits papiers ne cessait de s'abattre autour de

lui ; et la plume infatigable grattait incessamment les pages du haut en bas ; et le blanc chaos de manuscrit s'élevait, et s'élevait encore aux pieds du fauteuil.

A quatre heures du matin, j'entendis tout à coup un grincement de plume accompagné de quelques éclaboussures, le tout indiquant le paraphe mirifique dont la signature du comte était ornée.

— Bravo ! s'écria-t-il bondissant hors du fauteuil avec l'activité d'un jeune homme, et m'adressant un hardi regard qu'accompagnait le sourire de l'orgueil triomphant.

Voilà qui est fini, monsieur Hartright ! m'annonça-t-il en appliquant sur sa large poitrine un coup de poing réparateur ; fini à ma satisfaction profonde, — et à votre profonde surprise, j'ose le croire, quand vous lirez ce qui est écrit là. Le sujet me semble épuisé ; mais l'homme, — Fosco, — ne l'est pas encore. Je vais procéder au classement de ces feuilles et à leur lecture, celle-ci très-expressément réservée à vos oreilles, et à elles seules...

Quatre heures viennent de sonner ? A merveille ! Arrangement, révision, lecture, de quatre à cinq. Un petit somme pour me remettre, de cinq à six. Dernière préparation, de six à sept. De sept à huit, l'affaire de l'agent. A huit heures, en route. Voilà le programme !..

Il s'assit, à ces mots, sur ses talons, par terre, au milieu de ses papiers ; armé d'un poinçon et d'un morceau de ficelle, il les mit en ordre et les réunit ; puis il les revisa, et en tête de la première page, prit soin d'inscrire tous les titres honorifiques qui relevaient à ses yeux son mérite personnel ; enfin, il me lut le manuscrit, à voix haute, avec une emphase théâtrale et une profusion de gestes non moins dignes de la scène.

Le lecteur sera bientôt à même de se faire une opinion sur ce document. Tout ce que j'en veux dire ici, c'est qu'il répondait parfaitement à mes vœux.

Il écrivit ensuite pour moi l'adresse de

son loueur de voitures, et me remit la lettre de sir Percival. Elle était datée du Hampshire, le 25 juillet ; et elle annonçait, pour le 26, l'arrivée de " lady Glyde " à Londres. Ainsi le même jour (25), où le certificat du médecin attestait qu'elle avait succombé à Saint-John's Wood, le témoignage de sir Percival lui-même établissait qu'elle était vivante à Blackwater, et se préparait à voyager le lendemain.

Qu'on obtint une fois du loueur de voitures la preuve que ce voyage s'était accompli, et il ne manquait plus rien à notre démonstration.

— Cinq heures et quart ! dit le comte en regardant à sa montre. Le moment est venu de réparer mes forces par un petit somme. Vous avez pu remarquer, monsieur Hartright, que je ressemblais, de ma personne, au grand Napoléon. J'ai aussi, de cet homme immortel, la faculté de dormir quand je veux. Veuillez me permettre de m'absenter un instant. Je vais convoquer madame Fosco pour charmer votre solitude...

Sachant aussi bien que lui qu'il convoquait madame Fosco afin de s'assurer que je ne profiterais pas de son sommeil pour quitter la maison, je me gardai bien de lui répondre, et m'occupai de réunir en dossier les papiers qu'il venait de me remettre.

La dame arriva bientôt, aussi froide, aussi pâle, aussi venimeuse que jamais : — Veuillez, mon ange, dit le comte, distraire de votre mieux M. Hartright !... Il lui avança un fauteuil pour la seconde fois il lui baisa la main, alla s'étendre sur un sofa, et, en moins de trois minutes, se trouva plongé dans un sommeil aussi paisible et aussi plein de béatitude que celui de l'homme le plus vertueux dont se puisse constater l'existence.

Madame Fosco prit un livre sur la table, — s'assit, — et me regarda fixement, avec toute la malice vindicative d'une

femme qui n'oubliait et ne pardonnait jamais.

— J'ai prêté l'oreille à votre conversation avec mon mari, dit-elle. Si j'eusse été à sa place, je vous aurais, "moi," étendu mort devant cette cheminée. . .

A ces mots, elle ouvrit son livre et ne jeta plus un regard sur moi, ne m'adressa plus la parole, depuis ce moment jusqu'à celui où son mari s'éveilla.

Il ouvrit les yeux et quitta sa couche improvisée une heure juste après s'y être étendu pour dormir.

— Je me sens tout à fait rafraîchi, remarqua-t-il. Eléonor, ma bonne, tout le monde est-il prêt, là-haut? A merveille. Il ne me faut pas plus de dix minutes pour achever ici mes petits paquets; — Que dix minutes de plus, et je serai en costume de voyage. Que restera-t-il à faire, avant l'arrivée de notre agent? . . . Il parcourut la chambre du regard et avisa la cage qui renfermait ses souris blanches :

Ah! s'écria-t-il, avec une sorte de gémissent, encore des sympathies à immoler! Mes innocentes petites amies! les enfants de mon adoption! que vais-je donc faire d'elles? . . . Provisoirement, nous allons voyager sans cesse; — moins nous aurons de bagages, plus alertes nous serons. Mon kakatoës, mes serins, mes petites souris, — qui aura soin d'eux quand ils auront perdu leur bon papa!

Il arpenta la chambre, perdu dans ses pensées. Il avait écrit, sans sourciller, l'aveu de ses crimes; mais la question bien autrement importante de savoir ce qu'il ferait de sa ménagerie le jetait dans un trouble, dans une inquiétude manifestes. Après mûres réflexions, il alla tout à coup se rasseoir devant le bureau.

— Une idée! s'écria-t-il. Je ferai hommage à cette métropole de mes canaris et de mon kakatoës; — mon agent sera chargé de les offrir, en mon nom, au Jardin zoologique de Londres. Le document officiel destiné à les cataloguer va être immédiatement rédigé. . .

Il se mit à écrire, en effet, répétant chaque mot à mesure qu'il tombait de sa plume.

"Numéro 1. Kakatoës d'un plumage exceptionnel: il attirera de lui-même les spectateurs de bon goût. Numéro 2. Serins

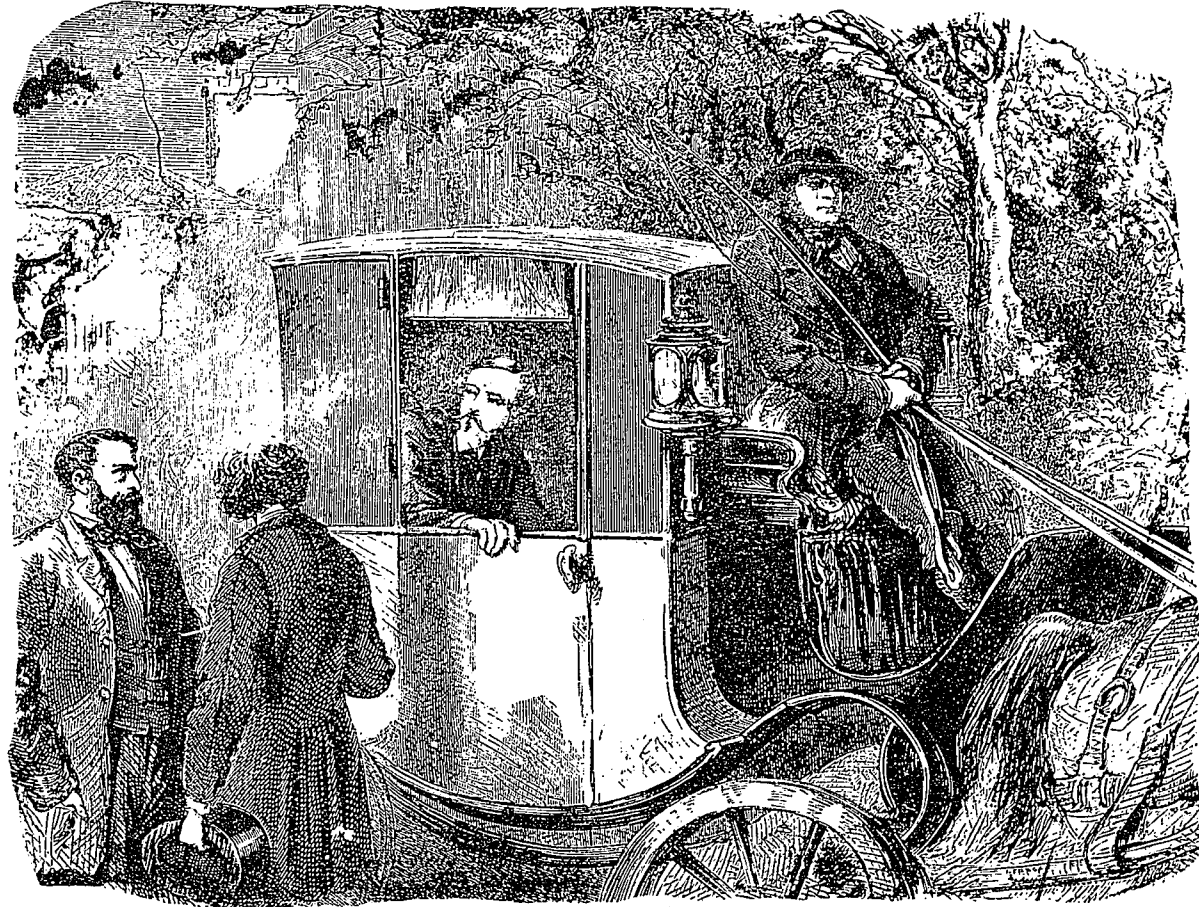
des Canaris, sans pareils pour l'intelligence et la vivacité: dignes des jardins d'Éden, ils le sont aussi du jardin de Regent's-Park. Hommage à la zoologie britannique, offert par Fosco. . ."

La plume grinça et cracha de nouveau;

le splendide paraphe couronnait la signature du donateur.

— Et les souris, comte? dit madame Fosco. Les souris n'y sont pas comprises.

Il quitta le bureau, saisit la main de sa femme, et la plaça sur son cœur:



Encore l'inconnu de l'Opéra! l'étranger à la cicatrice. (Page 54.)

— Éléonor, dit-il avec solennité, toute résolution humaine a ses limites. Dans ce document, j'ai atteint celles de mon courage. Je ne saurais me séparer de mes souris blanches. Excusez ma faiblesse, cher ange, et allez les arranger là-haut, dans leur cabine de voyage.

— Bonté admirable ! dit madame Fosco, s'exultant devant son mari, et me jetant un dernier regard de vipère. Elle emporta la cage hors de la chambre, avec les plus grandes précautions.

Le comte regarda sa montre. Nonobstant le calme qu'il affectait résolument, il lui tardait de voir arriver son employé. On avait, depuis longtemps, éteint les flambeaux, et les rayons de la matinée nouvelle venaient inonder l'appartement. Seulement à sept heures cinq minutes, on entendit sonner la cloche d'appel, et l'agent parut devant nous. C'était un étranger, porteur d'une belle barbe noire.

— Monsieur Hartright ! monsieur Rubelle ! dit le comte nous présentant l'un à l'autre. Il emmena l'agent (un espion étranger si jamais il y en eut, sa figure le disait assez), dans un coin de la chambre où il l'entretint à voix basse ; après quoi il nous laissa tête à tête.

M. Rubelle, aussitôt que nous fûmes seuls, me suggéra, le plus poliment du monde, qu'il était à mes ordres, et qu'il serait flatté de recevoir mes instructions. J'écrivis pour Pesca deux lignes qui l'autorisaient à remettre au "porteur" mon enveloppe cachetée ; sur cette note je plaçai l'adresse, et la délivrai à M. Rubelle.

L'agent attendit avec moi que son patron fût de retour en costume de voyage. Avant de faire partir son émissaire le comte examina l'adresse de ma lettre : — Je m'en doutais !... dit-il, me jetant à ces mots un regard sombre, et modifiant de nouveau, à partir de là, son attitude vis-à-vis de moi.

Il acheva ses malles ; et, assis ensuite devant son bureau, se mit à consulter une carte routière, à prendre des notes

sur son portefeuille, le tout en regardant sa montre, de temps à autre, avec une impatience marquée. Du reste, il ne m'adressait plus une parole.

L'heure de son départ se rapprochait de plus en plus, et la preuve qu'il venait d'acquiescer des communications entre Pesca et moi, concentrait évidemment toute son attention sur les mesures à prendre pour assurer sa sortie d'Angleterre.

Un peu avant huit heures, M. Rubelle revint, ayant à la main ma lettre intacte. Le comte regarda la suscription et le cachet avec le plus grand soin ; — puis il alluma une bougie, — et brûla la lettre :

— Je tiens ma promesse, dit-il ; mais cette affaire, monsieur Hartright, ne doit pas en rester là...

L'agent avait retenu à la porte le cabriolet qui lui avait servi pour sa mission. La domestique et lui s'occupèrent alors d'y charger les bagages. Madame Fosco descendit, le visage couvert d'un voile épais, et portant à la main la cabine de voyage des souris blanches. Elle ne m'adressa point la parole, et ne me regarda même pas. Le comte la conduisit jusqu'à la voiture.

— Veuillez me suivre dans le corridor me dit-il. Je puis avoir, au dernier moment, quelques recommandations à vous adresser...

Je descendis jusque sur la porte de la maison, l'agent continuant à monter la garde dans le jardin au-dessous. Le comte revint seul, et m'attirant à quelques pas dans le corridor :

— Rappelez-vous, me dit-il à voix basse la condition numéro trois. Vous entendrez parler de moi, monsieur Hartright. Je réclamerai, peut-être plus tôt que vous ne le pensez, la satisfaction qui m'est due... Il s'empara de ma main, parlant ainsi, tout à fait à l'improviste, et la secoua rudement ; puis, s'étant mis en route vers la porte, il s'arrêta et revint encore une fois vers moi.

— Un mot de plus, me dit-il en confiance... La dernière fois que j'ai vu miss Halcombe, elle m'a paru amaigrie et souffrante. Je ne suis pas sans inquiétude sur le compte de cette femme admirable. Prenez soin d'elle, monsieur ! La main sur mon cœur, je vous en supplie solennellement, prenez grand soin de miss Halcombe !...

Telles furent les dernières paroles que j'entendis de lui, avant qu'il n'insinuât péniblement son corps énorme dans le cabriolet, qui partit au grand trot.

L'agent et moi demeurâmes quelques instants sur la porte, le regardant s'éloigner. Comme nous étions là, debout à côté l'un de l'autre, un second cabriolet déboucha au tournant de la route, un peu au-dessus de nous.

Il suivit la même direction que venait de prendre celui du comte, et, au moment où il défilait devant la porte du jardin restée ouverte, un individu placé à l'intérieur mit la tête à la portière pour nous examiner en passant. Encore l'inconnu de l'Opéra ! — l'étranger à la cicatrice.

Pendant une demi-heure encore, monsieur, vous avez à rester ici avec moi, dit M. Rubelle.

— En effet, lui répondis-je.

Et nous entrâmes dans le salon. Je n'étais pas d'humeur à causer avec l'agent, ni même à souffrir qu'il me parlât. Je pris donc les papiers que le comte avait déposés dans mes mains, et je lus la terrible histoire du complot, racontée par l'homme qui, après en avoir dressé le plan, en avait assuré l'exécution.

Le récit est continué par Isidor-Ottavio Baldassare Fosco, comte du Saint-Empire romain, chevalier grand-croix de l'ordre de la Couronne de Bronze, grand maître perpétuel des Maçons Rosecroix de la Mésopotamie, attaché (comme membre honoraire) à diverses

sociétés musicales, médicales, philosophiques, et philanthropiques, dans les divers États de l'Europe, etc., etc.

RELATION DU COMTE

Pendant l'été de 1850, j'arrivai en Angleterre pour y remplir une mission politique de haute confiance, au nom d'un gouvernement étranger. J'avais sous mes ordres, à titre semi-officiel, des personnes affidées, dont j'étais autorisé à régler les services, — et, parmi celle-ci M. et madame Rubelle. Avant d'entrer en fonctions et de m'établir pour cela dans un des faubourgs de Londres, je pouvais disposer de quelques semaines de loisir.

La curiosité peut, ici, faire halte, et réclamer de moi quelques explications sur les fonctions que j'avais à remplir. Entièrement sympathique à cette requête, je déplore la nécessité diplomatique qui m'empêche d'y faire droit.

Je m'arrange pour passer les vacances préliminaires auxquelles je viens de faire allusion, dans la superbe résidence de feu mon regrettable ami, sir Percival Glyde. Il arrivait du continent avec sa femme ; j'arrivais du continent avec la mienne. L'Angleterre est, par excellence, le pays de la félicité domestique ; — n'était-il pas merveilleusement opportun de s'y établir sous de tels auspices ?

Le lien d'amitié qui nous unissait, Percival et moi, trouvait une force nouvelle, en cette occasion, dans la touchante analogie de notre position pécuniaire. Tous les deux, nous avions besoin d'argent. Nécessité immense ! besoin universel ! Se trouverait-il un être civilisé qui refusât sa sympathie à notre situation ? Combien un pareil homme serait insensible ! ou quelle fortune il aurait !

Je n'entrerais pas dans de sordides détails sur cette partie de mon sujet. Ils répugnent à une intelligence comme la mienne. Avec une austérité toute romaine, j'étais ma bourse vide, et celle de Percival,

aux yeux du public frappé d'horreur. Que ce fait déplorable, une fois pour toutes, s'affirme ainsi lui-même, et passons notre chemin!

Nous fûmes reçus au château par cette magnifique créature inscrite dans mon cœur sous le nom de Marian, — et qui, dans les froides relations du monde, porte celui de miss Halcombe.

Juste ciel! avec quelle inconcevable rapidité, j'appris à chérir cette femme. Mes soixante ans ne m'empêchèrent pas de l'adorer avec la volcanique ardeur de l'adolescence. Tout l'or de ma riche nature fut en vain répandu à ses pieds. Ma femme, — la pauvre ange! — ma femme dont je suis l'idole, n'eut plus rien de moi que la petite monnaie d'appoint. Tel est le monde; tel est l'homme; tel est l'amour.

* *

Notre situation domestique, au début de notre séjour à Blackwater-Park, a été retracée avec une étonnante exactitude, une profonde perspicacité mentale, par Marian elle-même. (Qu'on me passe l'enivrante familiarité avec laquelle je me plais à désigner cette sublime créature!)

La connaissance exacte que j'ai prise de ce que renfermait son Journal — je m'en étais procuré la lecture par des moyens clandestins, au souvenir desquels j'attache un prix indicible, — détourne ma plume ardente de sujets complètement épuisés par celle qui se les est appropriés la première.

Les intérêts, — palpitants, immenses! — auxquels je m'attache, en ce moment, ont leur point de départ dans cette déplorable maladie qui vint saisir Marian.

La situation, à cette époque, était d'une gravité qu'on ne saurait exagérer. Percival avait besoin de sommes considérables pour parer à des échéances fixes (je ne dis rien de la bagatelle qui m'était également nécessaire); et l'unique source d'où il fut possible de les tirer était la for-

tune de sa femme, fortune dont pas un seul farthing n'était à la disposition de Percival, à moins qu'il ne devint veuf.

Jusque là, on le voit, les choses allaient mal; elles étaient encore pires, examinées de plus près. Mon regrettable ami avait personnellement des inquiétudes secrètes, que la délicatesse de mon dévouement désintéressé m'empêcha longtemps de vouloir approfondir.

Tout ce que j'en savais, c'était qu'une femme nommée Anne Catherick se cachait dans le voisinage; qu'elle communiquait avec lady Glyde; et que ces communications pouvaient avoir pour résultats la découverte d'un secret qui, très-certainement, ruinerait sir Percival; il m'avait dit lui-même qu'il se regardait comme perdu, à moins qu'on ne découvrit Anne Catherick et qu'on ne fit taire sa femme.

Si réellement il était perdu, qu'advendrait-il de nos intérêts pécuniaires? Malgré mon intrépidité naturelle, cette idée me faisait vraiment trembler!

Toute la puissance de mon esprit fut désormais consacrée à retrouver Anne Catherick. Nos affaires d'argent, si importantes qu'elles fussent, pouvaient être ajournées: mais la nécessité de découvrir cette femme n'admettait aucun délai.

Je ne la connaissais point; on me l'avait simplement décrite comme ressemblant extraordinairement à lady Glyde. La constatation de ce fait curieux, — destinée d'abord tout simplement à me mettre à même de reconnaître la personne sur les traces de laquelle nous étions, — lorsque je la combinai avec cet autre renseignement qu'Anne Catherick s'était naguère évadée d'un hôpital de fous, fit éclorre dans ma pensée cette première conception, véritablement énorme, qui devait conduire ensuite à de si étonnants résultats.

Cette conception n'impliquait rien moins que la transformation complète et réciproque de deux identités distinctes.

Lady Glyde et Anne Catherick devaient changer l'une avec l'autre, et de nom, et de séjour, et de destinée; ce changement ayant pour conséquence merveilleuse un bénéfice de trente mille livres, et l'éternelle conservation du secret de sir Percival.

Mes instincts (qui me trompent rarement) me firent prévoir, toutes circonstances passées en revue, que notre invisible Annette reviendrait tôt ou tard à l'embarcadere de Blackwater. Ce fut là que je me postai, non sans avoir, au préalable, averti mistress Michelson, la femme de charge, qu'on me trouverait au besoin plongé dans l'étude au fond de ce retrait solitaire.

J'ai pour règle de ne jamais faire de mystères inutiles, de ne jamais exciter le soupçon faute d'un peu de franchise intelligente, dont je fais volontiers montre quand elle ne saurait nuire. Mistress Michelson n'a jamais cessé un instant de croire en moi.

Je fus récompensé d'avoir fait sentinelle au bord du lac, lorsque je vis apparaître, non pas Anne Catherick elle-même, mais la personne chargée d'elle. Celle-là aussi débordait de candeur, et je la débarrassai de ce qu'elle avait de trop.

Lorsque je vis pour la première fois Anne Catherick, elle dormait. Je fus électrisé par la ressemblance qui existait entre cette malheureuse femme et lady Glyde. A la vue de ce visage endormi, les détails du grand plan qui, jusqu'alors, ne s'était offert qu'en bloc à mon imagination, se présentèrent à elle dans leur enchaînement magistral.

Et mon cœur, en même temps, toujours accessible aux influences tendres, fondit en larmes au spectacle des souffrances que j'avais devant moi. Je me consacrai immédiatement à les soulager. Je pourvus, en d'autres termes, au stimulant nécessaire pour rendre Anne Catherick capable d'entreprendre son voyage à Londres.

Arrivé là, je me dois de faire entendre une protestation indispensable, de rectifier une regrettable erreur.

* *

Les plus belles années de ma vie ont été consacrées à étudier avec ardeur la médecine et la chimie savantes. La chimie, plus particulièrement, a toujours eu pour moi un attrait irrésistible, à cause du pouvoir énorme et presque illimité qu'elle confère à ses adeptes. Les chimistes, je l'affirme avec autorité, pourraient, s'ils le voulaient, régir les destinées du genre humain. Avant d'aller plus loin, qu'on me permette d'expliquer ceci.

L'esprit, dit-on, gouverne le monde. Mais, en revanche, qui gouverne l'esprit? Le corps, à coup sûr. Le corps (qu'on veuille bien suivre ici ma pensée) demeure à la merci du potentat suprême, qui est le chimiste. Accordez-moi la chimie, à moi Fosco; et au moment où Shakespeare vient de concevoir "Hamlet", — alors qu'il se prépare à réaliser cette conception, — au moyen de quelques grains de poudre mêlés à sa nourriture quotidienne, je réduirais son intelligence soumise à l'action de son corps, si bien que sa plume émettrait infailliblement le plus abject galimatias qui jamais ait dégradé le papier.

Sur ma parole d'honneur la plus sacrée, il est fort heureux pour la société que les chimistes modernes, par une bonne chance incompréhensible, se trouvent les êtres les plus inoffensifs de la création. Pris en masse, ce sont de bons pères de famille qui se résignent à tenir boutique. L'élite se compose de philosophes que stupéfie d'admiration, le bruit de leur propre voix professant un cours; de visionnaires qui usent leur vie à lutter contre des impossibilités chimériques; ou de mercenaires charlatans dont l'ambition s'élève malaisément au niveau des

cors aux pieds qu'ils s'efforcent de détruire.

C'est ainsi que la société leur échappe ; c'est ainsi que le pouvoir illimité de la chimie demeure au service des besoins les plus superficiels et les plus insignifiants.

Pourquoi cette tirade pompeuse ?

Parce que ma conduite a été représentée sous un faux jour ; parce qu'on s'est mépris sur les motifs qui me faisais agir. On a prétendu que j'avais employé contre Anne Catherick mes vastes connaissances en chimie, et que, si je l'avais pu, je m'en serais servi contre la magnifique Marian elle-même. Insinuations odieuses toutes les deux !

J'étais intéressé de toute manière (comme on va le voir) à ce qu'Anne Catherick continuât de vivre. Toutes mes inquiétudes étaient concentrées sur les moyens à prendre pour tirer Marian des mains de l'imbécile patenté qui lui donnait ses soins, et qui vit mes conseils de point en point ratifiés par le médecin venu de Londres.

Seulement en deux occasions,—et dans toutes deux, fort innocemment pour l'individu soumis à mes expériences,—j'appelai à mon aide la science chimique. La première fois, après avoir suivi Marian à l'auberge de Blackwater (étudiant, de derrière le wagon qui me déroba à sa vue, la poésie du mouvement incarnée dans sa démarche), je me prévalus des services de ma précieuse épouse pour copier la première et intercepter la seconde des deux lettres que mon adorable ennemie avait confiées à une femme de chambre renvoyée.

Les lettres en question se trouvant cette fois dans le corsage de la jeune fille, madame Fosco ne pouvait les ouvrir, les lire, remplir ses instructions, recacheter les enveloppes et les remettre en leur lieu, qu'au moyen d'une aide scientifique, — aide qu'elle reçut de moi dans un flacon qui ne tenait pas plus d'une demi-once.

La seconde occasion où les mêmes

moyens durent être employés, — et je vais bientôt revenir là-dessus, — fut celle où lady Glyde débarqua dans Londres. Jamais, à aucun autre moment, je n'ai demandé secours à mon art, envisagé isolément et distinct de moi-même. Ma capacité naturelle pour lutter sans secours étranger contre des circonstances plus ou moins difficiles, s'est toujours trouvée au niveau des situations, des incidents les plus critiques.

Je revendique hautement cette capacité précieuse, qui trouve partout son emploi. Je justifie et relève l'homme aux dépens du chimiste.

Qu'on respecte cet éclat d'indignation généreuse ! Il m'a soulagé au delà de toute expression. En route, maintenant ! marchons vers le but !

**

Lorsque j'eus suggéré à mistress Clément (ou Cléments, je ne sais pas trop) que la meilleure méthode pour soustraire Anne à Percival était de la faire partir pour Londres, quand j'eus vu ma proposition accueillie avec ardeur, et quand un jour eut été pris pour me trouver à la station, où les voyageuses devaient se trouver, et d'où je les verrais partir, je fus libre de revenir au château pour faire face aux difficultés qui restaient encore.

Je commençai par utiliser le sublime dévouement de ma femme. J'étais convenu avec mistress Clements que, dans l'intérêt d'Anne, elle communiquerait à lady Glyde son adresse à Londres. Mais cette précaution ne suffisait pas. En mon absence, tels ou tels intrigants pouvaient fort bien ébranler la naïve confiance de mistress Clements ; et peut-être, après tout, n'écrit-elle point.

A qui pouvais-je confier le soin de voyager, par le même train qu'elle, et de la suivre secrètement jusqu'en son logis ? Je me posai à moi-même cette question, et tout ce que j'ai en moi d'instinct conjugal

me répondit incontinent : — madame Fosco.

Après avoir décidé que ma femme irait à Londres, je tâchai de faire servir son voyage à deux fins. Une des nécessités de ma position était de me procurer, pour notre pauvre malade, une garde également dévouée à Marian et à moi-même.

Par bonheur, une des femmes les plus capables et les plus sûres qui soient au monde, se trouvait en ce moment à ma disposition. Je veux parler ici de cette respectable matrone, mistress Rubelle, à qui, par les mains de ma femme, je fis parvenir une lettre dans le logement qu'elle occupait à Londres.

Au jour dit, mistress Clements et Anne Catherick se trouvèrent à la station. Je présidai poliment à leur départ. Je présidai de même à celui de madame Fosco, qui partit dans le même train qu'elles. Dès le soir même, ma femme rentra à Blackwater, ayant suivi ses instructions avec l'exactitude la plus irréprochable. Elle était accompagnée de madame Rubelle, et me rapportait l'adresse à Londres de mistress Clements.

Les événements ultérieurs prouvèrent que j'avais pris sans nécessité cette dernière précaution. Mistress Clements informa ponctuellement lady Glyde du lieu où elle avait établie sa résidence. En vue des incidents futurs que le hasard pourrait amener, je gardai sa lettre par devers moi.

Le même jour j'avais eu avec le docteur une entrevue de peu de durée, où je protestai dans les intérêts sacrés de l'humanité contre le traitement auquel il soumettait Marian. Il se montra insolent ; les ignorants le sont volontiers. Pour moi, je ne manifestai aucun ressentiment ; j'ajournai toute dispute avec lui jusqu'au jour où pareille dispute servirait mes projets.

Ma première démarche, ensuite, fut de quitter moi-même Blackwater-Park. J'avais à m'installer à Londres, en pré-

vision des événements qui allaient se produire. J'avais aussi à régler avec M. Frédéric Fairlie une petite transaction domestique. Je trouvai dans Saint-John's Wood la maison qu'il me fallait. Je trouvai M. Fairlie à Limmeridge, dans le Cumberland.

Mes familiarités secrètes avec la correspondance de Marian ne m'avaient pas permis d'ignorer que, pour venir en aide aux embarras conjugaux de lady Glyde, elle avait proposé à M. Fairlie de faire rentrer sa nièce chez lui, dans le Cumberland, sous prétexte de visite. J'avais sagement permis que cette lettre parvint à sa destination, pressentant dès ce temps-là qu'elle ne pouvait pas faire de mal, et, au contraire, pouvait être utile.

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE !

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

GOUDRON

DE

NORVEGE

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR a LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir
les maladies chroniques ré-
sultant le plus souvent
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,
Les maladies de la gorge,
Les catarrhes,
Les maladies des
Rognons et de
La Vessie,
Les maladies de la peau,
etc., etc.

GRAND FLACON

D'UN DEMIARD :

PRIX : - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

✉ DEMANDEZ-LE

NORD contre SUD

PAR JULES VERNE

Cet ouvrage est l'un des plus intéressants du célèbre écrivain, auteur des voyages extraordinaires : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, DE LA TERRE A LA LUNE, AUTOUR DE LA LUNE, etc.

Il s'agit, cette fois, d'un roman historique, dont les scènes émouvantes se mêlent aux épisodes les plus marquants de la guerre pour l'abolition de l'esclavage, chez nos voisins des Etats-Unis.

Pas un de nos lecteurs qui n'ait entendu parler, plus ou moins, de cette guerre de Sécession ; cependant peu la connaît dans tous ses détails. L'auteur s'acquitte admirablement bien de la tâche qu'il s'est donnée et qui se résume dans ces deux mots : "Instruction—Récréation."

Le récit se déroule plus particulièrement dans les Etats du Sud, et surtout en Floride, mais comme les personnages s'occupent de ce qui se passe autour d'eux, le lecteur peut suivre ainsi les diverses phases d'une lutte toujours palpitante d'intérêt.

NORD CONTRE SUD

sera publié par LE CYCLORAMA UNIVERSEL accompagné d'une carte spéciale du théâtre des événements et

DE 100 GRAVURES

AVIS IMPORTANT

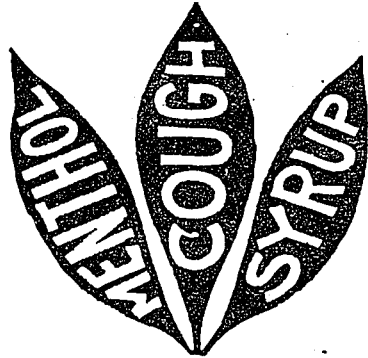
Le transfert de notre atelier de gravures au No. 1630, rue Notre-Dame, nous cause un dérangement qui ne nous permettra pas de commencer le nouveau feuilleton avant la semaine prochaine. Ce retard inévitable sera compensé, pour nos fidèles lecteurs, par des améliorations qui maintiendront LE CYCLORAMA UNIVERSEL à la place importante qu'il a prise, dès son début, parmi les journaux illustrés du Canada, et qu'il continuera d'occuper avec avantage pour la plus grande satisfaction de sa clientèle.



\$1,000

DE RECOMPENSE offertes pour un sirop plus agréable au goût et qui guérira la

TOUX, les RHUMES, l'ASTHME, plus rapidement que le



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

Roy & Boire Drug Co., Propriétaires,

EXTINCTION DE VOIX GUERIE

A. M.

Congrégation de l'Assomption, Southbridge, Mass., 17 mars, 1893

Messieurs Roy et Boire Drug Co. — C'est avec plaisir que je certifie avoir employé le Menthol Cough Syrup, pour une extinction de voix qui durait depuis trois jours, deux doses seulement ont été suffisantes pour la faire disparaître. Je ne puis faire autrement que de vous féliciter.

SOEUR ST-ANSELME, Supérieure.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries:

25 CTS LA BOUTEILLE

R. BEAUGRAND & CIE,

AGENTS GENERAUX POUR LE CANADA,
222-224, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS-FINANCIERS

No 16, Rue Saint-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER SUR BILLETS, HYPO-
THEQUES, ETC., ETC.

ACHATS ET VENTES DE DEBENTURES.
BONS DU GOUVERNEMENT, ETC., ETC.

Imprimerie

Bilaludeau

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux
d'imprimerie en general: *

LIVRES, BROCHURES,
JOURNAUX, REVUES, ETC.

SPECIALITE :
IMPRIMES POUR LE COMMERCE
PRIX TRES MODERES

P.-D. Bilaludeau, Gerant

N. LEVEILLE

Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

No 138¹/₂, RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un
grand assortiment de

DRAPS, CASIMIRS, TWEEDS
de première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

BONNES OCCASIONS

Pour un mois

Pour un mois

SEULEMENT



SEULEMENT

Pour faire place aux importations qui nous arriveront d'Europe au mois de mai, nous sommes disposés à écouler toutes les marchandises que nous avons maintenant en magasin à des prix spéciaux.

Avantages Exceptionnels

POUR UN MOIS SEULEMENT

BAS PRIX SANS
PRECEDENT

VENEZ NOUS VOIR

Gros et détail

The American Clock Co.,

1611, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

ON DEMANDE DES AGENTS

F. CANAC-MARQUIS

FABRICANT DE

Colle et d'Huile de Pieds de Bœufs

MARCHAND DE

CORNES, OS, ETC.

MANUFACTURE: ST-MALO, P. Q.

BUREAU: 3, PLACE SANS-BRUIT,

QUEBEC.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

COLLECTION DES

Principaux Romanciers

FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS

RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696.

1817, RUE NOTRE-DAME

R. WILSON SMITH

COURTIER

EN VALEURS DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND:

Debentures Municipales,
Bons du Gouvernement, et
Actions de Chemins de fer,
Valeurs de première classe
convenables pour place-
ments en fidei-commis. Tou-
jours en mains.

1824, NOTRE-DAME

MONTREAL